

EN SAMPAN
sur les
LACS DU CAMBODGE
ET A ANGKOR

*Les Illustrations qui figurent dans ce livre et ne portent pas de mention spéciale,
proviennent des clichés de l'auteur
ou de documents obligeamment mis à sa disposition par l'Office Colonial de Paris
et la Société de Géographie de Marseille.*

F. GAS-FAUCHER



EN SAMPAN
SUR LES
LACS DU CAMBODGE
ET A ANGKOR



MARSEILLE
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE BARLATIER

17-19, Rue Venture, 17-19

1922

Nasen
DB557
C.2 G 25+

W 131 54, 5
10 1
X 8h



Cliché Faraut

UNE TOURELLE D'ANGKOR-TOM

Ces notes, prises au cours d'un voyage en Extrême-Orient, n'étaient pas destinées à être publiées. En les réunissant à l'intention de mes compagnons de route, je me proposais simplement de fixer le souvenir de quelques journées passées en aimable compagnie, dans un décor enchanteur de nature et d'art.

Nous étions loin de nous douter alors, tandis que nous parcourions, excursionnistes amusés autant que pèlerins fervents, la « montagne de pierre sculptée », que nous devions la revoir à des milliers de lieues, sur le sol de Provence. Qui aurait pu s'imaginer que l'antique pagode, endormie dans l'oubli des siècles et perdue dans l'immensité de la forêt vierge, allait ressusciter comme un palais de féerie et dresser ses tours, rajeunies et parées, au milieu d'une cité moderne ?

La magnifique reconstitution du massif central du temple Kmer, qui s'élève parmi les palais rassemblés à l'Exposition Coloniale de Marseille, éveillera sans doute chez ses visiteurs plus d'une vocation touristique. Elle contribuera puissamment à attirer l'attention sur les richesses trop peu connues de notre belle colonie d'Indochine.

Depuis que ces lignes ont été écrites, de grands efforts ont été faits pour les mettre en valeur. Au Cambodge notamment, un réseau d'une cinquantaine de kilomètres de routes carrossables a été achevé, qui supprime désormais les inconvénients de la baisse annuelle des eaux et permet d'explorer rapidement et confortablement toute la région d'Angkor où sont groupées les ruines les plus intéressantes.

Mais le goût des voyages lointains n'est pas encore répandu chez nous. Le grand tourisme y est à créer et c'est vers nos colonies d'abord qu'il faudra l'orienter. Elles sont la plus grande France de demain; il est temps que les Français songent à visiter leur domaine. Ceux au moins d'entre nous qui ont pu le parcourir et en admirer les beautés ont le devoir d'apporter leur témoignage. C'est la raison, et l'excuse, de ces pages.

F. G.-F.

Marseille, mai 1922.

EN SAMPAN

SUR LES

LACS DU CAMBODGE



Notes d'un Touriste

Un de mes amis, qui était allé à Angkor l'année précédente, m'avait dit : « Si vous voulez faire cette excursion « pendant l'époque des basses-eaux, c'est-à-dire après le « mois de janvier, il faudra vous munir de quelques cachets « de quinine et d'une bonne dose de patience ».

Je n'avais pas oublié cette boutade et j'avais réglé mon itinéraire de façon à arriver en Indochine dans les premiers jours de l'année. Mais j'avais compté sans les retards inévitables dans une traversée de l'Inde et m'étais laissé tenter par un crochet en Birmanie. Lorsque je débarquai à Saïgon, le service des bateaux à vapeur, établi par les Messageries fluviales, était interrompu, par suite de la baisse annuelle des eaux.

A cette époque la crue du Mékong qui, pareille à l'inondation périodique du Nil, couvre pendant six mois toute la

plaine cambodgienne (de juillet à fin janvier), a cessé. Les eaux se retirent. Les lacs eux-mêmes, vastes comme une mer intérieure, qui subsistent au centre de l'immense cuvette, n'ont plus qu'un mètre et en certains endroits 0 m. 50 de profondeur. La route de Battambang n'étant pas achevée, il n'y avait alors d'autre ressource que l'embarcation à fond plat, le sampan.

Il fallait louer une barque de pêche, se procurer des vivres pour une durée incertaine, acheter une batterie de cuisine et les articles indispensables de literie, engager cuisinier et interprète, une équipe de rameurs, etc.

Et l'on vous prévenait charitablement que la traversée pourrait être pénible; qu'on courait le risque d'être immobilisé au milieu du Grand Lac; qu'il y avait des chances pour être lâché en route par les rameurs; enfin qu'à défaut d'ennemis plus redoutables, on serait certainement dévoré par les moustiques...

Que faire? Le voyageur, un peu interloqué, mais décidé à passer outre, se hasardait à prendre un billet pour Pnom-Penh, dans l'espoir qu'il trouverait auprès de l'Administration des renseignements plus encourageants et quelques facilités.

Je savais en effet que M. Outrey, admirateur passionné d'Angkor, s'efforçait d'aider les globe-trotters désireux d'accomplir le merveilleux pèlerinage et les faisait obligeamment profiter des ressources dont disposait la Résidence.

Nous décidâmes donc, mes amis et moi, de partir aussitôt. Le soir même nous quittions Saïgon et nous nous embarquions sur le « Mékong ».

Au moment où nous levions l'ancre, le soleil se couchait. Sur un rideau d'or et de pourpre se détachaient les silhouettes des quelques navires ancrés dans le port. Des chaloupes à vapeur et des jonques chinoises allaient et venaient, croisant des sampans annamites. En face de l'appontement, un village de pêcheurs groupait ses huttes sur pilotis. Tout près débouchait, parmi la verdure, l'arroyo de Cholon qui faisait, sous la voûte des palmes, une avenue de lumière, doucement colorée,

De la jolie ville tropicale, la « Perle de l'Extrême-Orient », de ses magnifiques ombrages, de ses boulevards et de ses monuments, on ne distinguait qu'un ensemble confus, d'où émergeaient les tours de la cathédrale. Et nous songions qu'après ce rappel fugitif de la civilisation européenne, nous allions entrer en contact avec la nature vierge et les grandes solitudes de la forêt.

* * *

Il faut deux nuits et un jour pour aller de Saïgon à Pnom-Penh. On descend la rivière, puis le Don-naï. On contourne le cap Saint-Jacques ; on entre dans le delta et, après avoir pendant deux heures subi la houle du large, on

pénètre dans l'estuaire du Mékong, très vaste, marqué par des feux lointains.

Au réveil nous nous trouvions au milieu du grand fleuve. Ses eaux troubles coulaient lentement, entre des rives basses, bordées d'un rideau d'arbres peu épais : des palétuviers, arbustes touffus, d'un vert intense ; des kapoks, arbres à ouate, au feuillage clairsemé, que dominaient les longues tiges grêles des aréquiers et leurs maigres bouquets de feuilles.

Le « Capitaine des eaux », comme l'appellent les indigènes qui, sur un cours de 4.000 kilomètres, traverse des défilés pittoresques et des rapides effrayants, dont les flots ont bondi comme une flèche à travers des barrières interminables de rochers écumants, n'est plus dangereux que par sa lenteur. Son cours apaisé s'attarde et les alluvions qu'il dépose en rendent le lit changeant et incertain.

C'est le bras oriental que nous remontions. Il est large d'un kilomètre et semé de bancs de sable.

A chaque instant nous rencontrons d'énormes touffes d'une plante aquatique, le louk-binh (1), dont les racines flottantes, vigoureuses et profondes, doivent être évitées

(1) J'ai été surpris de retrouver cette plante chez nous, où elle est employée comme plante d'ornement. Elle n'a pas besoin de terre, car ses racines vivent dans l'eau ; et les personnes qui suspendent ses longues feuilles luisantes dans des « poches » en faïence de Chine, ne se doutent pas qu'elle peut être un obstacle à la navigation.

soigneusement, car elles s'accrochent à l'hélice, qui ne peut plus s'en dépêtrer.

Nous avons passé devant Mytho dans la matinée. C'est là qu'aboutit le petit chemin de fer qui traverse Cholon, la ville jaune, le faubourg chinois de Saïgon. Les voyageurs qui craignent d'affronter le coup de barre à l'entrée du Mékong, ou qui préfèrent passer la nuit à terre, empruntent cette voie.

Un peu plus haut, Vinh-Long apparaît dans la verdure. Rien de plus joli que ces petites villes coloniales, très propres, avec leurs jardins bien entretenus et leurs larges avenues, magnifiquement ombragées et fleuries.

Tout le jour l'animation était très grande sur le fleuve. Nous croisions des embarcations de toutes sortes, à voile et à vapeur, des jonques chinoises, portant à l'avant deux yeux énormes de dragon, de lourds sampans aux voiles de natte arrondies par la brise, des centaines de barques de pêche. C'était un va-et-vient, un défilé de silhouettes amusantes, dans la gaité du soleil.

Le lendemain matin, nous étions en face de Pnom-Penh.

La capitale du Cambodge se présente d'une façon fort heureuse, au carrefour de deux grandes routes fluviales, à l'endroit où le Tonle-Sap, l'émissaire des Grands Lacs, mêle ses eaux troubles à celles du Mékong.

Bien que son niveau eût baissé, il formait encore un

fleuve très large, aux rives hautes et vertes. D'un côté s'élevait, à huit ou dix mètres, un large quai, bordé de grands et beaux arbres. On ne distinguait, enfouies sous une végétation tropicale, que quelques villas et deux ou trois monuments de belle apparence.

Nous accostâmes à des appontements flottants. Ils étaient reliés à la berge par de très longues planches, flexibles et vacillantes, sur lesquelles nous vîmes, avec inquiétude, s'engager et danser la file des coolies chargés de nos bagages.

Il y a un grand hôtel à Pnom-Penh. Il est admirablement situé en face du débarcadère et de sa terrasse on domine le panorama mouvant du fleuve.

M. Jouglà nous fit un accueil empressé et mit à notre disposition les appartements réservés aux hôtes de la Résidence : de grandes chambres, avec salon et salle de bains. J'occupai celle que venait de quitter la duchesse d'Aoste, à son retour d'Angkor. Pour le moment, elle était habitée par un lézard gris, inoffensif et familier, qui se promena toute la nuit au plafond, au risque de me tomber sur le nez.

L'hôtelier nous confirma les renseignements de Saïgon et l'inutilité d'une nouvelle visite aux Messageries.

J'avais justement une lettre pour M. Outrey ; mais il était absent, en tournée d'inspection. Ce fut son secrétaire qui nous reçut, fort aimablement. Il me dit que mon passage était attendu depuis un mois et qu'on comptait me faire

profiter de la chaloupe de la Résidence ; mais que la venue de l'inspecteur avait forcé d'en disposer. Il nous conseilla, mes amis et moi, d'attendre son retour.

La perspective de nous reposer deux ou trois jours dans la jolie ville cambodgienne ne nous déplaisait pas. Une installation confortable à l'hôtel, un pays séduisant où tout était nouveau pour nous, une population de mœurs paisibles et primitives, il y avait de quoi nous procurer quelques heures de flânerie intéressante.

*
* *

On a vite fait le tour de la ville européenne, née d'hier (1). Quatre ou cinq larges avenues, sablées de rouge et bordées d'arbres géants, des jardins où une flore tropicale s'épanouit sous la voûte des palmes, et, dissimulées sous l'ombre verte, quelques jolies villas aux vérandas tapissées de lianes fleuries. et c'est tout.

Un parc, bien entretenu, complète le magnifique décor de nature et fait à la minuscule Capitale un cadre que pourrait lui envier plus d'une petite ville de France.

L'illusion serait même permise devant le kiosque à musique et les cages d'animaux, quand l'après-midi la

(1) Jusqu'en 1863, la capitale était Udong. — Phnom-Penh n'avait alors que des rues bordées de paillottes et la plupart de ses habitants vivaient dans des bateaux.

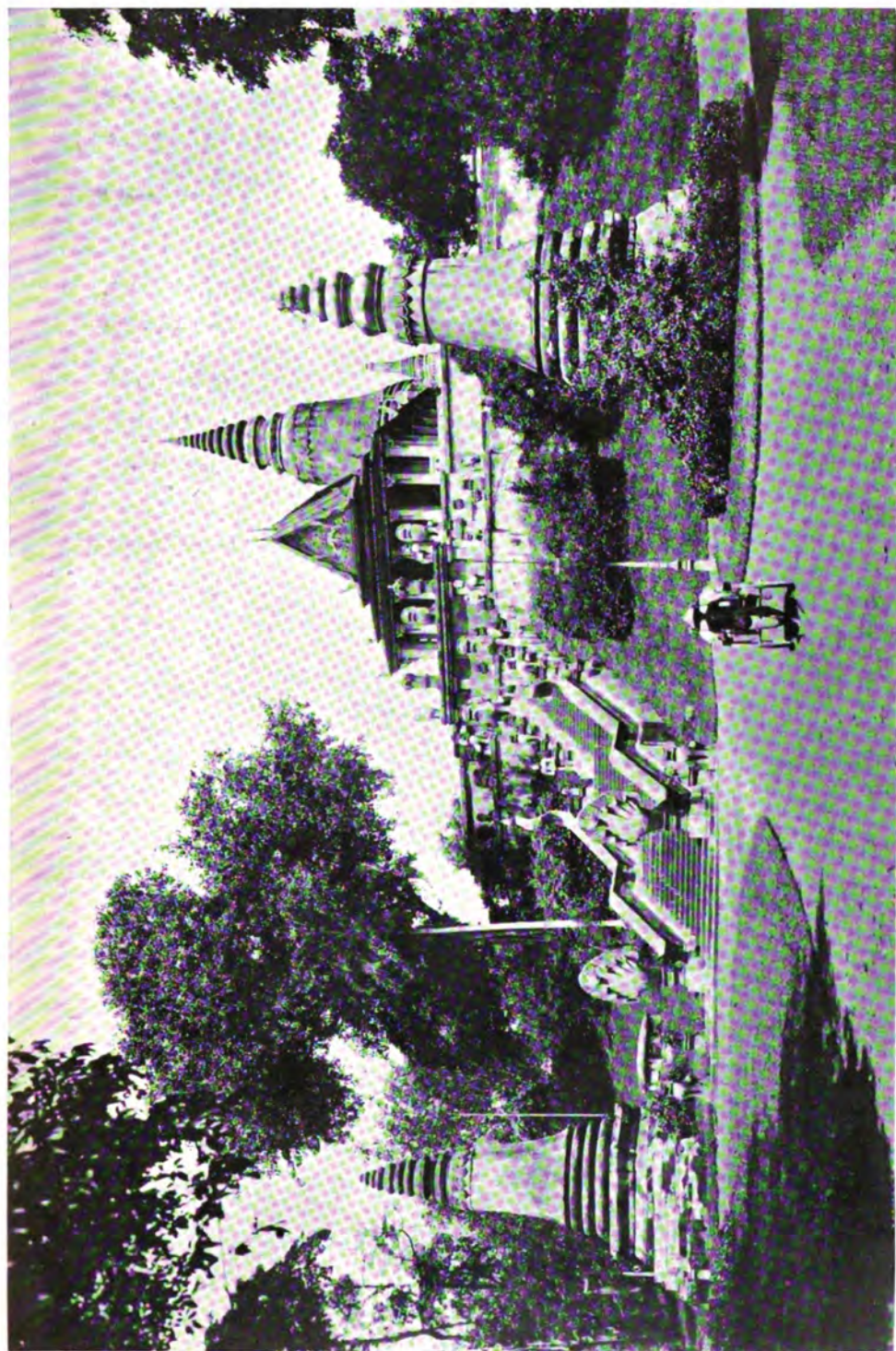
« fanfare de la Garde Royale » joue des airs d'opérette et qu'un guignol nazille des lazzis devant un parterre de nous et de tirailleurs indigènes.

Mais à côté s'élève un monument, ancien et bien caractéristique, le « Pnom », qui a donné son nom à la ville. C'est un tombeau. C'est aussi une colline ; car le tertre qui le couvre s'est revêtu, avec le temps, de bosquets et de grands banians. Un escalier le gravit, gardé par des lions de pierre et des guerriers armés de massues. A son sommet s'élève une pagode, dont on aperçoit de loin le dôme, en forme de cloche, dans la perspective d'un pont monumental, le « Pont des Nagas ».

On ne s'attend pas à trouver à Pnom-Penh les grands « buildings », prétentieux et écrasants, des opulentes villes de l'Inde Anglaise. Quelques monuments font cependant assez bonne figure et l'on a plaisir à constater que nos artistes ont su, dans des reconstitutions heureuses, s'inspirer de l'architecture du pays.

J'en excepte cependant un grand diable de pont-levis moyen-âgeux qui dresse au bout du quai Lagrandière ses tours flanquées de mâchicoulis et de sarbacanes.

Ce quai a vraiment belle allure. Bordé d'un côté par des monuments et de beaux jardins, il domine, de l'autre, le panorama animé du « Grand fleuve », dont la nappe brillante, encadrée de rives verdoyantes, s'étend sur une largeur de près d'un kilomètre.



Cliché Tetra, chef du Service Photocinématographique d'Indochine

DANS LE PARC DE PNOM-PENH, LA PAGODE DU PNOM, LE MONUMENT QUI A DONNÉ SON NOM A LA VILLE

(Voir page 16)

Vers les cinq heures du soir, au moment de la promenade rituelle des coloniaux, on y voit passer quelques jolis attelages de petits poneys vifs et rapides, des automobiles même et des cavaliers.

Mais les rues de Pnom-Penh ne sont pas encore très animées. Car bien que la ville renferme environ 70.000 habitants, parmi lesquels 10.000 Annamites et 20.000 Chinois, elle ne compte guère que quelques centaines de Français. Les indigènes qu'on y rencontre n'ont pas l'air farouche et fermé des Hindous. Leur regard assuré et leurs allures familières (un peu trop même, parfois) suffisent à indiquer qu'on est dans une colonie de protectorat français.

On reconnaît aisément les Cambodgiens à leurs cheveux, que les femmes, aussi bien que les hommes, portent courts et coupés en brosse. Nous avons même de la peine à distinguer de loin les femmes des hommes, car leurs traits sont épais et leurs membres robustes ; elles fument et portent le plus souvent une culotte, le « sampot » national, formée d'une étoffe croisée entre les jambes. Leur buste est serré dans une écharpe de couleurs voyantes, qui ne découvre que les épaules et les bras.

Plus vigoureux d'aspect que les Annamites, les Cambodgiens sont, paraît-il, moins énergiques et moins intelligents. Vivant de peu, ils se contentent de travaux grossiers. Ils sont polygames, bouddhistes. . . . et surtout fainéants.

Ils habitent des cases sur pilotis, faites de nattes de bambou, avec des toits en feuilles de latanier. Elles forment à Pnom-Penh un quartier séparé, un grand village en contrebas, isolé par un canal, mais protégé par des levées de terre contre les inondations.

C'est le quartier chinois qui est le plus amusant et curieux, avec ses maisons à arcades et à galeries. Là se trouve le marché, très animé jusqu'à une heure avancée de la nuit. On dirait alors une véritable foire; une foule bruyante y circule, au milieu des marchandises étalées et des lumières. Toutes sortes de boutiques y voisinent avec des maisons de thé, des salles de jeu et de petites fumeries d'opium.

Le soir de notre arrivée, on célébrait une fête bouddhique. Des groupes nombreux cheminaient sur les routes, en portant des lanternes de papier. Tous les sanctuaires étaient illuminés et décorés, à la façon siamoise, de délicats travaux faits de fleurs tressées en forme de paniers, d'ombrelles, de clochetons.

Nous nous mêlâmes à la foule et entrâmes à sa suite dans une pagode ruisselante de lumière, et dont les murs étaient tapissées de grandes fresques sur fond d'or. Au fond, sous un dais, terminé en pointe effilée comme les casques des danseuses, un Bouddha de jade trônait dans une lueur verte d'apothéose. Une odeur pénétrante, mêlée de fleurs et d'encens, remplissait la nef, dont les femmes occupaient un côté, accroupies et les mains jointes à la hauteur du visage.

Nous remarquâmes avec surprise que le parquet sur lequel nous marchions était entièrement recouvert de lames et de pièces d'argent. A l'extérieur, une élégante colonnade courait autour de l'édifice, toute blanche sous les rayons de lune, et l'on voyait s'allonger sur le sol, comme des ombres fantastiques, les cornes menaçantes de son toit.

Près de l'entrée, une table était dressée, couverte de gâteaux et de tasses, à côté d'immenses marmites fumantes. Des jeunes gens, en sampot et sanglés dans d'élégants vestons blancs, s'empressaient autour ; ils distribuaient les gâteaux et portaient eux-mêmes le thé à la foule en prière. C'étaient, nous dit-on, de jeunes princes et nous étions dans la pagode royale.

A notre arrivée un homme d'âge mûr s'était avancé vers nous. Ses traits épatés annonçaient un Cambodgien ; mais il portait avec aisance un smoking, dont la boutonnière s'ornait d'un ruban rouge. Cet éminent personnage, qui n'était autre que le Ministre de l'Agriculture... et de la Marine, nous adressa la parole en français et nous donna d'intéressants détails sur la cérémonie ; mais il nous apprit que le roi Sisowatt était malade et que les fêtes de la Cour et les audiences étaient suspendues.

J'avais déjà vu le monarque débonnaire et sa suite de musiciens et de danseuses, lors de son voyage en France. Aussi la déception fut légère et je me contentai le lendemain de la visite sommaire du Palais.

Elle n'offre du reste rien de bien remarquable. A part la pagode d'argent, le nouveau kiosque de danse, ses cours ne renferment que des pavillons groupés sans ordre et pauvrement décorés.

Du temps de Norodom, il abritait encore des milliers d'habitants. Le harem seul logeait, outre le bataillon des danseuses siamoises, des centaines de femmes attachées à la personne du roi, de ses onze épouses légitimes et de ses quatre cents concubines. Il y avait une garde de soldats de parade et deux cents éléphants peuplaient les écuries.

La villa moderne qu'habite Sisowatt ne rappelle que de fort loin les demeures des anciens souverains Kmers, les Kambudjas, ces « Rois Constructeurs », qui ont laissé les ruines de plus de neuf cents ouvrages d'art, palais ou temples, dont certains couvraient des kilomètres carrés.

Il a du moins la satisfaction de pouvoir contempler de son bow-window la statue équestre de son prédécesseur, caracolant sous un dais, en uniforme de général français. J'ignore s'il a eu connaissance de l'histoire qui se raconte dans sa capitale: l'artiste chargé par Norodom de le couler en bronze aurait trouvé commode d'utiliser une vieille statue désaffectée de Napoléon III, en se contentant d'en changer la tête... et de peindre le cheval en bleu!

Mais il n'y a pas que des monuments à voir en pays étranger. Les scènes de la vie, les spectacles de la rue y sont souvent plus curieux et plus suggestifs. A Pnom-Penh, où se



NOTRE « FLOTTE » ET UNE PARTIE DE L'ÉQUIPAGE

(Voir page 21)



MAISONS FLOTTANTES SUR LES BORDS DE TOULE-SAP

coudoient trois populations d'origine et de mœurs différentes, ils ne pouvaient qu'être intéressants et nous n'aurions pas trouvé trop long notre séjour forcé, si nous n'avions eu hâte de voir aboutir les pourparlers relatifs à notre excursion.

Malheureusement, en dépit des efforts obligeants du Secrétaire de la Résidence, les mécomptes se succédaient, décourageants : chaloupe immobilisée par un accident de machine, automobile enliziée, route effondrée...

Finalement nous décidâmes de nous tirer d'affaire nous-mêmes. C'est par là, que nous aurions dû commencer.



Ce fut toute une expédition à organiser. Au bout de quelques heures, nous eûmes arrêté un premier, puis un second sampan, pour mes deux compagnons et moi. La Résidence nous procura des rameurs et l'hôtel un boy, espèce de maître Jacques, qui devait nous servir à la fois de cuisinier, de valet de chambre et d'interprète.

Toute la journée fut employée à acheter les provisions et à se procurer les articles indispensables de cuisine et de literie.

L'expérience de l'hôtelier nous vint en aide. Il fit largement les choses. Quand tout fut réuni : les caisses d'eau

minérale et de vin, le pain, les paniers d'œufs, les boîtes de conserves et de biscuits, les sacs de charbon, les pains de sucre, les 150 kilos de glace et les cages à poulets, nous nous demandâmes comment toute cette cargaison pourrait se loger dans les quelques pieds carrés de nos sampans !

M. Joucla nous assura que tout se caserait tant bien que mal et même qu'il nous resterait de la place pour « faire salon ». Il faut savoir, pour comprendre le sel de cette plaisanterie, que le toit des barques cambodgiennes est très bas et que, si l'on veut s'y tenir autrement qu'accroupi ou couché, il est nécessaire d'enlever les planches du fond, pour pouvoir allonger ses jambes verticalement (1).

Mais j'avais un sampan de luxe, construit par un Européen en vue de la promenade. Il était propre comme un sou neuf. La cabine du milieu était en planches et recouverte de lattes de bois. Une table, des tabourets pliants, une chaise longue en rotin qui devait servir de lit, en composaient l'ameublement. J'avais, bien entendu, un matelas et une moustiquaire. Je plaçai quelques crochets en guise de portemanteaux ; sur la table, du papier et des livres... et voilà la cellule flottante où j'allais rester enfermé pendant neuf jours (aller et retour).

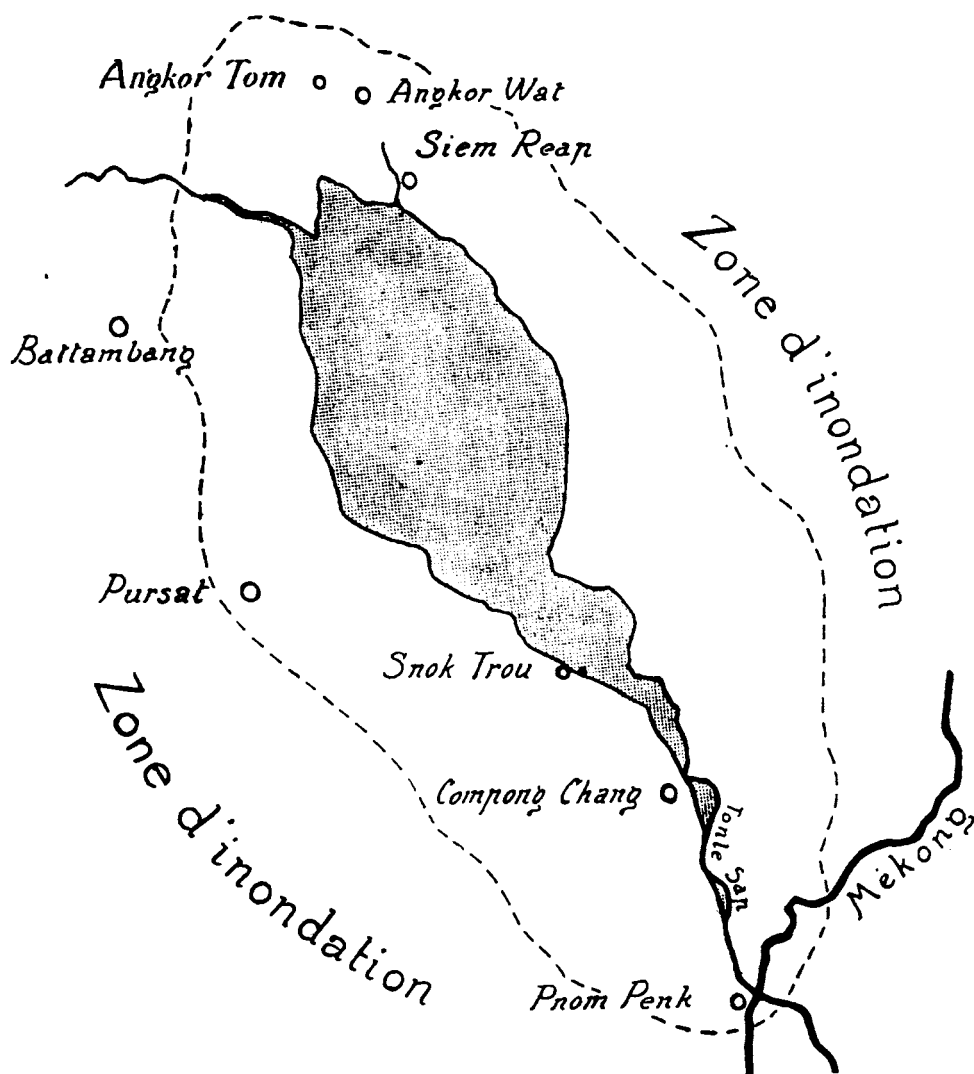
Mes amis, qui formaient un ménage, s'étaient procuré un sampan un peu plus grand et avaient pris avec eux le

(1) Il est à remarquer que le sampan actuel est pareil à ceux que l'on voit représentés sur les bas-reliefs d'Angkor. Les rameurs se tiennent debout, comme les gondoliers de Venise.

boy et sa cuisine. Cette complaisance leur valut quelques douceurs et pas mal d'inconvénients. Mais, doués d'une bonne humeur inaltérable, ils savaient prendre les choses par leur bon côté et s'accommoder d'arrangements improvisés. Ils devaient être pour moi des compagnons délicieux, sachant s'intéresser à tout et apporter dans les mille incidents du voyage cette gaité et cette aimable simplicité qui en doublent le charme.

Sur nos « Galères capitanes » nous n'avions en tout que huit rameurs. Outre que c'était suffisant pour des seigneurs de notre importance, nous aurions eu de la peine à en admettre un plus grand nombre, car les deux petites plateformes qui leur étaient réservées, à l'avant et à l'arrière, mesuraient à peine un mètre carré.

C'étaient des Cambodgiens, assez bornés et peu communicatifs. Ils ne comprenaient pas un mot de français et paraissaient, sauf le plus vieux qui pouvait passer pour leur chef, faire ce voyage pour la première fois. A part leur paresse, qui nous causa de longs retards, nous n'eûmes pas de reproches graves à leur adresser. Ils se montrèrent en somme honnêtes, car nous allions être à leur merci, à cinquante kilomètres des postes européens et à deux jours de distance des rives habitées.



Pendant l'époque des plus grandes crues, les eaux couvrent une superficie de 400 kilomètres, sur près de 200 et atteignent une profondeur de 12 mètres. En 1904, elles ont dépassé 16 mètres. Au moment des plus basses eaux, elles n'ont plus qu'un mètre et en certains endroits 0^m 50.

La route de Battambang n'était pas achevée au commencement de l'année 1914. La veille de notre passage, une automobile était restée enlisée au milieu de la route.

Depuis, un réseau de 40 kilomètres de routes carrossables a été construit, qui permet désormais de parcourir en automobile les principales ruines dans un périmètre étendu.



Le samedi, 14 février, nous démarrâmes, à 7 heures du matin. Nous avons pu combiner notre départ avec celui d'une chaloupe à vapeur chinoise qui se rendait à l'entrée des lacs. Nous nous accrochâmes à l'arrière, heureux de bénéficier de la vitesse et de la fraîcheur.

Nos rameurs, enchantés de l'aubaine, s'empressèrent de s'accroupir paresseusement à l'avant des deux barques, laissant au barreur le souci de la direction.

Le petit vapeur qui nous remorquait était bondé. On y voyait un raccourci pittoresque de la population mélangée du pays. Des commerçants malais, des coolies indiens y voisinaient avec de nombreux Chinois, que la révolution avait récemment amputés de leurs longues tresses. Des Cambodgiennes, à l'allure garçonnière et les cheveux coupés en brosse, fumaient à côté d'Annamites, au teint anémié, que leurs rides et leurs chignons faisaient ressembler à de vieilles femmes. Tout ce monde était entassé dans l'entre-pont ou couché sous la toiture basse du pont supérieur. Les familles étaient groupées en désordre, parmi les paquets de hardes, les sacs de riz empilés, les jarres pleines de choum-choum et les enfants nus jouaient parmi les théières renversées, les crachats et les épluchures.

Le capitaine était un Chinois, glabre et jaune, coiffé

d'un melon bossué enfoncé jusqu'aux oreilles. C'était un Chinois aussi qui manœuvrait le gouvernail, assis comme un singe et tenant la roue entre les doigts écartés de ses pieds nus.

La chaloupe suivait une ligne idéale, obliquant à droite et à gauche, d'après les fonds, guidée par la trace onduleuse des piquets.

L'eau épaisse, luisante, faisait des taches sombres et miroitantes, où se reflétaient le ciel bleu, la bordure des palmes, les fonds lointains d'un gris léger. De grands oiseaux planaient dans le ciel, en quête d'une proie. Des groupes d'échassiers, haut perchés, se tenaient debout, immobiles sur une patte, la tête repliée sous l'aile.

On voyait défiler d'un côté, le long des berges verdoyantes, les groupes clairsemés de paillottes ; de l'autre, les nombreuses voiles, les barques de pêche à fond plat, les pirogues cambodgiennes faites d'un tronc creusé, que dirigeait souvent une femme, le corps penché sur la rame et la robe flottant en arrière, dans une pose de statue.

Vers sept heures nous arrivâmes à Kompong-Chnang. La nuit était venue. Nous tinmes conseil pour savoir s'il ne vaudrait pas mieux continuer notre route par nos propres moyens, puisque, de toutes façons, nous aurions à passer la nuit dans nos barques.

La question fut résolue par la résistance de nos coolies, qui refusèrent de marcher, prétextant l'incertitude des

fonds. La vérité est qu'ils s'étaient entendus pour éviter de naviguer à la rame et qu'ils voulaient attendre que le vent se levât. Car nous avions eu la précaution de planter à l'avant des barques un petit mât en bambou, auquel on pourrait adapter une voile de fortune.

La discussion fut longue et vaine. Notre boy n'était pas de force à en imposer à ces huit gaillards, bien décidés à ne pas bouger. Butés dans leur refus, nonchalamment allongés, ils répondaient à nos cris et à nos menaces par des phrases à peine articulées, gazouillées d'une voix enfantine, imperturbablement calme et obstinée (1).

Il fallut se résigner à passer la nuit au repos et amarrer nos embarcations à l'appontement.

Ce fut notre première nuit en sampan. Le boy disposa un matelas et des draps sur ma chaise longue et je me glissai avec précaution sous la moustiquaire, où m'avaient précédé de grands papillons velus et une sauterelle aux bords effarés.

* * *

Dimanche 15 février.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous étions sur pied. L'endroit où nous nous étions arrêtés est un de ces

(1) La voix des Annamites n'est pas toujours aussi douce. Celle des femmes surtout, quand elles se disputent, devient aiguë et perçante ; et comme rien ne pourrait les arrêter, le plus sage est de prendre la fuite. C'est ce que les hommes font en pareil cas.

villages, établis sur les bords du Tonle-Sap et qui vivent de la clientèle des pêcheurs. Son nom, qui signifie « village des casseroles », indique suffisamment qu'on n'y fait pas un commerce de luxe.

Il est en grande partie flottant ; c'est-à-dire que les cases reposent sur des radeaux de bambous, fixés par des ancrs. Les chaussées sont remplacées par des planches simplement posées sur l'eau, en long et en large. Sur ce sol mouvant les femmes, les hommes chargés marchent en équilibre, pendant qu'à côté barbotent les canards. Les enfants, qui traversent en courant, font de fréquentes culbutes ; mais ils sont peu vêtus et savent tous nager à partir de cinq ans. Lorsque le vent fait clapoter l'eau, tout le village danse : les rues, les maisons, les canards, les cochons... et les gens.

Une partie cependant s'appuie sur la boue du rivage et forme une longue avenue de paillotes sur pilotis. Là ce sont les habitations qui sont stables, au moins provisoirement, et la population qui est flottante. Au moment des grandes eaux, elle émigre en emportant les cases démontées.

Sur la route, élevée comme une digue, il y avait déjà du mouvement. Des pêcheurs passaient rapidement, leurs paniers suspendus à la perche en bambou. Nous croisions des charrettes à bœufs, des processions de femmes en file indienne, chargées aussi de leurs paniers balances, en équilibre sur l'épaule.



KOMPONG CHNANG. — VILLAGE FLOTTANT

(Voir page 27)



UNE BONZERIE SOUS LES PALMES

(Voir page 29)

Un bonze se hâtait, l'ombrelle déployée sur la tête, suivi d'un garçonnet portant la marmite pour les offrandes; il partait pour sa tournée quotidienne, recueillir le riz qui devait servir au seul repas de la journée.

Un groupe comique nous arrêta : c'étaient des Annamites qui portaient des cochons ficelés à la mode chinoise, dans des paniers longs et ronds en osier; les pauvres bêtes, roulées comme des saucissons, ne pouvaient bouger et se dédommageaient en poussant des cris à fendre l'âme.

Plus loin il fallut descendre du talus, pour laisser la place à un troupeau de buffles énormes, aux cornes démesurées, qui s'avançaient lentement, en nous regardant de leurs petits yeux méfiants. Un petit garçon tout nu les conduisait jusqu'au fleuve, où ils allaient tranquillement prendre leur bain de boue.

A une petite distance, sur un tertre élevé de quelques mètres, ce qui suffisait à dominer tout le pays, une bonzerie était cachée parmi les arbres. Des huttes sur pilotis étaient groupées autour d'une grande pagode, aux toits recourbés et terminés par de longues cornes dorées. Des hommes, le crâne rasé, drapés dans des robes jaunes, allaient et venaient parmi les cases; d'autres se tenaient accroupis sur les balcons, causant ou lisant des textes écrits sur de longs feuillets. Des clochettes, suspendues un peu partout le long de la toiture incurvée du temple, tintaient continuellement et faisaient un concert aérien, bizarre et point déplaisant.

Sur une estrade, des enfants étaient réunis autour d'un prêtre. Les bonzeries sont les écoles du pays; tous les jeunes Cambodgiens sont tenus d'y faire un stage plus ou moins long, sans lequel ils ne sont point admis à se marier.

Au retour, nous nous arrêtâmes au marché. Il était pauvre et tenu par des Annamites et des Chinois, car les Cambodgiens sont trop paresseux pour faire du négoce. On y vendait en même temps que des poteries grossières, des légumes et du poisson, des fruits, du bétel, des images, des bougies de couleur et des pétards pour les fêtes (1).

Nous étions accompagnés dans notre promenade par notre cuisinier, qui s'était adjoint un gamin, sa dignité lui interdisant de porter nos emplettes. Il nous montrait les gourmandises indigènes: le choum-choum, alcool de riz; le nuoc-man, la sauce nationale, eau de poisson fermentée et d'odeur nauséabonde, qui est l'assaisonnement obligé de tous leurs repas... et des œufs pourris!

Ces derniers sont d'origine chinoise. C'étaient des œufs de canard, conservés dans une saumure et enveloppés d'une croûte épaisse de chaux. Le boy nous dit qu'ils pouvaient avoir un et même deux ans. Cette considération n'était pas pour nous engager à en acheter. Mais en voyage, n'est-ce

(1) Chez les Cambodgiens, comme chez les Annamites et les Chinois, les pétards sont de toutes les fêtes, ils participent à la pompe extérieure des cérémonies et mêlent leurs notes assourdissantes aux concerts bruyants qui accompagnent les enterrements, aussi bien que les mariages.

pas, il faut bien s'instruire; nous décidâmes qu'ils figureraient aux hors-d'œuvre (1).

Nous vîmes là une variété extraordinaire de poissons séchés, amoncelés en tas ou enfilés à des baguettes. Il y en avait de ronds, comme de grosses boules grises, qui vidés, servent de lanternes. A côté, dans des paniers, de grosses crevettes et des crabes minuscules, des mollusques de mer séchés, des escargots aquatiques et des serpents d'eau, dont les Chinois raffolent.

Tout en flânant, nous nous amusions à regarder les femmes préparer leur chique, la feuille de bétel, dans laquelle elles enroulent un peu de chaux et de la noix d'arec; elles mâchent le tout et crachent une salive sanguinolente qui jaillit sans cesse du trou noir de leurs dents laquées.

Pendant notre promenade, le vent s'était enfin levé. Nos hommes, tout joyeux, avaient appareillé. Le temps était radieux. Notre flotte arbora les couleurs nationales et nous partîmes, salués par la colonie française, en la personne d'un douanier, le seul Européen habitant la région.

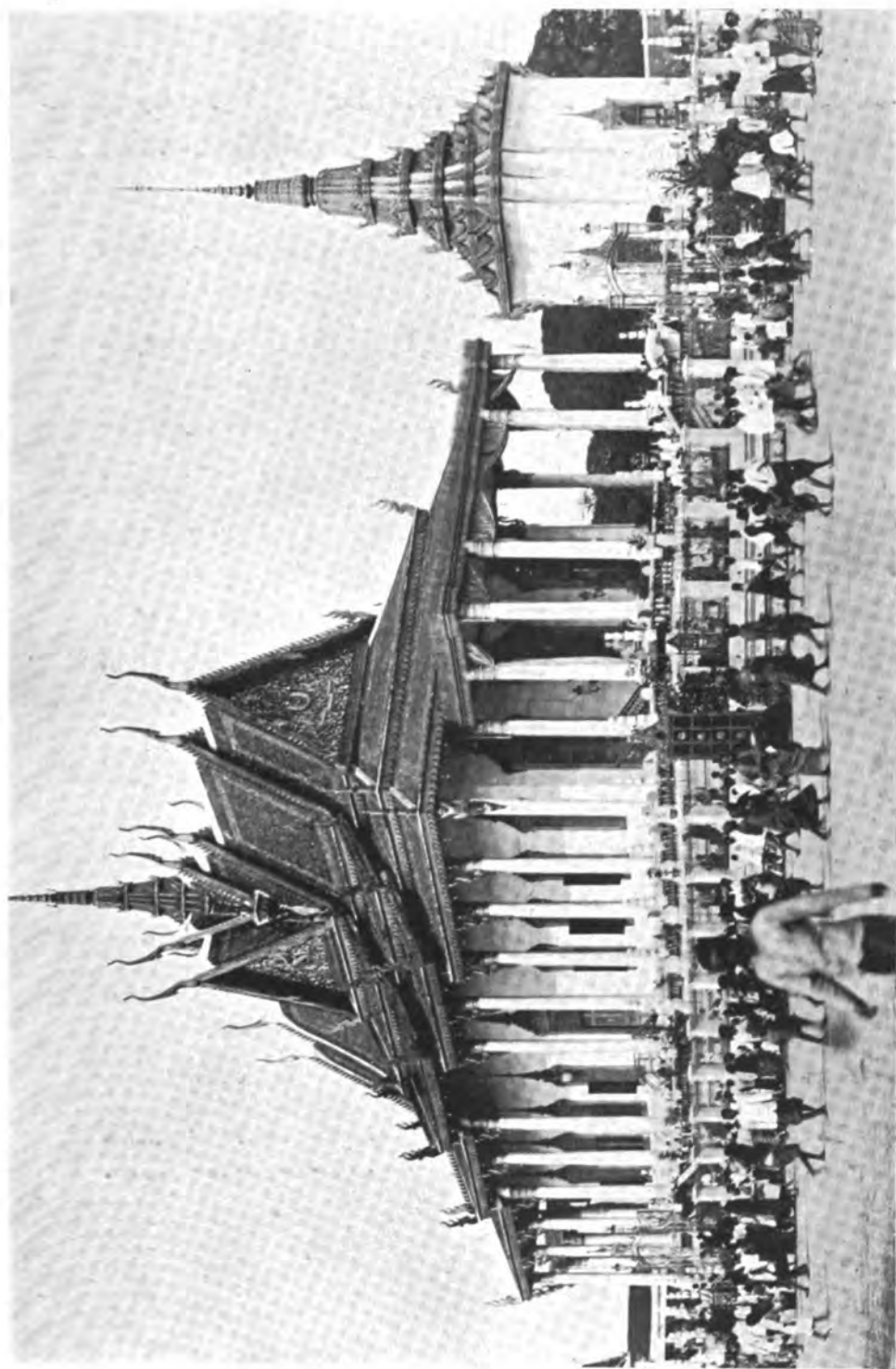
(1) Parmi les sucreries, galettes de riz et nougats d'arachides, que recouvrait une coupe épaisse de mouches, nous remarquâmes des espèces de dragées, aux reflets mordorés, soigneusement servies à part, sur des assiettes. M^{me} G..., en fille d'Eve, voulut y goûter : horreur ! c'étaient des chrysalides de vers à soie, séchées et grillées.

*
* *
*

La journée tout entière nous navigâmes, poussés par une légère brise, sur ce fleuve curieux, dont les eaux lourdes coulent en nappes languissantes et qui a deux courants, en sens opposé : suivant la saison, il descend vers le sud pour se jeter dans le Mékong, ou remonte au nord, refoulé par la crue du Nil indochinois.

Nous glissions lentement sur la nappe verte, marbrée de larges moisissures et de plaques huileuses. Trouble et en certains endroits fangeux, le fleuve regorge d'une vie intense. Une faune infiniment variée se multiplie en quantités prodigieuses dans ses eaux grasses, épaissies par l'abondance des détritits de végétaux et par l'accumulation des débris de poissons vidés que les pêcheurs y jettent et qui y pourrissent. Chose extraordinaire, cette eau n'est pas malsaine et nous voyions nos rameurs y plonger à tout instant leurs chapeaux et la boire avec avidité.

A midi, nous nous réunîmes dans le sampan de mes amis. Ce fut un pique-nique joyeux. Notre Cook s'était distingué. Je ne sais comment il avait pu, dans un espace d'un mètre carré, installer son fourneau et sa batterie de cuisine, laver sa vaisselle et confectionner des menus de restaurant. C'était merveille de le voir, au milieu de tout cet



PNOM-PENH. — DANS LE PALAIS ROYAL, LA PAGODE D'ARGENT, ÉDIFIÉE PAR NORODOM ET INAUGURÉE EN 1902

(Voir page 18)

encombrement, se glisser avec une adresse de chat et nous servir sans causer de désastre.

On fit honneur aux achats du matin. J'avoue que ce ne fut pas sans grimaces que nous cassâmes l'épaisse couche blanche qui enveloppait les œufs vénérables. Eh bien ! ce n'était pas trop mauvais et cela n'avait pas d'odeur, qu'un léger parfum de moisissure. L'intérieur était brun, d'aspect gélatineux, d'un goût fade, rappelant la noisette.

Après le déjeuner on monta sur le pont ; c'est-à-dire qu'on plaça les sièges pliants sur l'étroite plateforme de l'avant et là, rafraîchi par les coups d'éventail de la brise, notre petite groupe devisa gaiement, pendant qu'au loin fuyaient les rives toujours vertes.

Vers le milieu du jour, cependant, les rayons perpendiculaires du soleil pesèrent un peu lourdement sur nos épaules et sur nos casques. Deux de mes rameurs s'étaient couchés sur le toit du sampan et s'abandonnaient aux douceurs de la sieste. Je regagnai mon cabinet de travail où, derrière mes persiennes, je m'appliquai, sans aucun succès d'ailleurs, à pénétrer la mystérieuse origine de la civilisation kmer.

A six heures, nouvelle apparition « sur le pont ». C'était l'heure exquise. La chaleur était en partie tombée. Sous les rayons mourants du soleil, l'énorme coulée du fleuve se teintait d'or vert et se perdait à l'horizon en des dégradations infinies. On se serait cru sur le Nil, à l'heure où les

longues voiles empourprées viennent, comme des oiseaux las, se poser sur les rives. Bientôt le crépuscule descendait lentement, avec une douceur sereine et, dans le silence, nous regardions monter « en un ciel ignoré... des étoiles nouvelles. »

Vers huit heures, nous étions en face de Snok-Trou, village à l'entrée des lacs.

Nous avons fait, depuis notre départ de Pnom-Penh, 120 kilomètres. Demain, nous nous éloignerions de la terre ferme, pour voguer en pleine mer d'eau douce.

*
* * *

Nous nous amarrâmes près d'un ponton ; et, sur l'invitation du propriétaire, qui n'était autre que le douanier de l'endroit, nous passâmes la soirée à causer sur sa terrasse.

Le jeune fonctionnaire voulut nous faire les honneurs de son home. C'était encore une maison flottante, mais cette fois confortable. Elle était composée de deux pontons ; dans l'un, la chambre à coucher et le salon, dans l'autre, la cuisine et ses dépendances.

Comme nous lui demandions si elle était suffisamment stable, il nous dit qu'elle était accrochée à huit ancrs, du poids de 300 kilos. Une année cependant, le courant fut tel qu'il emporta la cuisine et le cuisinier. Le lendemain notre

douanier, qui avait dormi d'un sommeil de plomb, attendit vainement son déjeuner. Il s'égosilla à appeler le boy et ce ne fut qu'en ouvrant sa fenêtre qu'il s'aperçut de la cause de son silence.

Ce n'était pas, du reste, le seul inconvénient de son installation. Quoiqu'isolé du bord, le ponton abritait des locataires inquiétants. Sous le plancher venaient se cacher à demeure d'énormes serpents, des pythons de trois à quatre mètres; et il nous raconta qu'ils lui avaient mangé, en une seule nuit, jusqu'à treize canards (1).

Mais le pays est giboyeux. Dans la brousse en face, on chasse le cerf et le paon sauvage. Quant au gibier aquatique, il est innombrable et précieux. Les plumes d'aigrette et de marabout se vendent, paraît-il, 3.000 francs le kilo (2).

Le douanier a la régie du tabac et de l'opium. D'ailleurs tout paie des droits, jusqu'aux feuilles dont les indigènes se servent pour des usages domestiques. L'opium coûte 350 francs le kilogramme. Les Chinois sont leurs principaux clients. Les indigènes en usent aussi, mais plus parcimonieusement, leurs ressources ne leur permettant pas les grands excès; avec 5 grammes, ils font une dizaine

(1) Les pythons atteignent jusqu'à 5 et 6 mètres. Ils ne sont pas venimeux. Il y a, en Indochine, des serpents dont la morsure est mortelle : le cobra capello et le *Naja bungarus* étaient jadis nombreux au Cambodge.

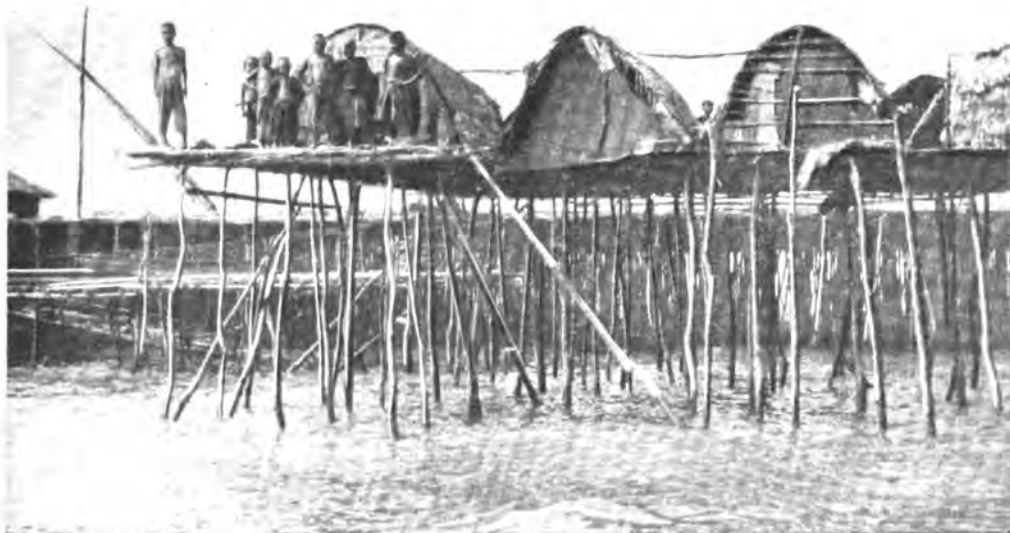
(2) Il faut 700 aigrettes pour faire un kilo. Le kilo revient environ à 500 francs au chasseur. C'est donc une chasse lucrative. Le Gouvernement annamite a accordé à des Français une autorisation spéciale pour l'exploiter.

de pipes. Quoique le Cambodgien soit très paresseux, il se résout à travailler pour quelques piastres par mois, trois suffisant à sa nourriture.

Et le jeune homme nous racontait ses projets de fortune et d'établissement. Il venait d'acheter un terrain de 70 hectares pour la somme de quelques piastres, dans le but d'y planter du kapok. Il avait calculé qu'avec des soins il pourrait en tirer une piastre par pied et par an, tous frais déduits. En admettant qu'il ne se fit pas illusion, c'était en effet un joli placement.

Puis il nous confia qu'il allait se mettre en ménage. Il connaissait dans le voisinage une fille très jolie. Elle avait quinze ans annamites, ce qui équivalait à treize ans de chez nous. Car l'année annamite est de treize mois et ils comptent comme entière la fraction de celle où ils sont nés. On lui en avait demandé cher : 300 piastres ; mais il espérait l'obtenir pour 100. D'ailleurs, en homme pratique, il avait fait son calcul. Au dîner de noces, dont les frais sont payés par la famille de la femme, il comptait faire beaucoup d'invitations. Or, c'est l'habitude du pays que les invités payent leur écot en déposant une pièce de monnaie, ostensiblement. En comptant tout le village, ce serait bien le diable s'il ne réunissait pas une centaine d'hommes ; et le voilà rentré dans son argent.

D'ailleurs ses intentions étaient honnêtes ; la jeune cambodgienne vivrait avec lui comme une femme



VILLAGE LACUSTRE, AU MILIEU DU GRAND LAC

(Voir page 29)



BONZERIE AU COMPLET, LE CHEF ASSIS AU MILIEU DE SES DISCIPLES DE TOUT AGE



européenne... ou à peu près. Mais il pourrait la renvoyer quand il voudrait, sans autre forme de procès.

Pendant que ce brave garçon nous racontait comment on se marie aux colonies, l'heure s'était avancée. Il fallut regagner nos sampans. La nuit encore fut calme, troublée cependant par les chants nasillards de nos coolies, heureux sans doute d'avoir passé deux jours sans fatigue. Jusqu'au matin, ils continuèrent leurs mélopées traînantes et peu berceuses, sans s'émouvoir des sorties furieuses de mon ami qui, exaspéré, avait fini par prendre la chose au tragique et les menaçait de leur faire appliquer la cadouille au retour.

Aussi le lendemain, ils eurent un bon mouvement. Dès le point du jour, nous partimes, à la rame cette fois.

Nous avançons lentement, avec précaution, pour éviter un échouage facile. Nos hommes, debout, deux à l'avant, un à l'arrière à côté du barreur, pesaient sur les rames d'une longue poussée ou en appuyaient la pointe sur le lit, profond d'un mètre et demi environ. Bientôt les rives s'élargissaient et nous entrions dans le lac. La terre s'éloignait peu à peu vers la gauche et se perdait à l'horizon.

* * *

Lundi, 16 février.

Quand le soleil se leva, nous étions en pleine Méditerranée (1).

En même temps une vie intense se répandait avec la lumière et des milliers d'oiseaux s'abattaient sur les eaux. Partout, autour de nous, la plaine liquide se peuplait. Des vols de pélicans, en grandes troupes, passaient au ras de l'eau. Des cormorans, des cigognes fendaient l'air en pelotons serrés. Leurs groupes, se posant, faisaient des taches de lumière et de couleur, des îlots blancs ou roses sur le miroir bleu ciel de l'eau.

C'est que ce lieu est le paradis des oiseaux aquatiques. Ils y sont assurés d'une nourriture abondante et les hommes, occupés à la pêche, ne les chassent pas.

Toutes les espèces y sont représentées : les graves marabouts, les hérons perchés sur leurs échasses, les cigognes, les aigrettes blanches, les avocats noirs avec le col blanc, les grues bleutées... Nous voyions aussi voler de gros martins-pêcheurs, des sarcelles, des poules d'eau

(1) Pendant l'époque de la plus grande crue, les eaux couvrent une superficie de 400 kilomètres sur 200 et atteignent une profondeur de 12 mètres. En 1904, elles ont dépassé 16 mètres. Mais au moment des plus basses eaux, elles n'ont plus que 1 mètre et en certains endroits 0m50.

marron, avec le cou noir et les ailes mordorées, des troupes innombrables de petites perruches vertes et de jolies hirondelles, bleu et gris.

Des canards fendaient l'air en triangle et plus haut, dans le ciel, des faucons et de petits aigles traçaient des cercles et faisaient succéder à de longs vols planés des descentes en spirale, vertigineuses.

J'avais passé toute la matinée à la fenêtre, très intéressé par ce spectacle de vie libre, dans un décor de nature et je m'amusais des ébats de toute cette population ailée, qui s'approchait de nous sans méfiance ; lorsque, vers midi, un mouvement de la barque me montra, à distance au milieu du lac, une longue ligne de huttes, qui semblaient suspendues au-dessus de l'eau, comme par un effet de mirage.

Je savais que nous devions rencontrer sur notre route des villages lacustres. Mais l'apparition était si soudaine, cette ville aérienne, qui se dessinait au loin en traits fins, légèrement soulevée et comme balancée sur de frêles tiges, avait quelque chose de si étrange et de si gracieux, que j'en restai émerveillé.

A mesure que nous approchions, je distinguais les cases légères, faites de bambou et de palmier tressé, leurs toits en feuilles de rotin, chevauchant les unes sur les autres, comme des tuiles.

Bientôt nos rameurs purent héler les habitants, accourus

sur le devant des paillottes. C'étaient, pour la plupart, des femmes et des enfants.

Qui ne se serait attendu, dans ces habitations primitives, à rencontrer des sauvages, d'aspect farouche et de mœurs peu hospitalières ? Grande fut notre surprise en voyant des jeunes filles s'avancer, souriantes, et nous aider à accoster. Elles tendaient les mains pour nous hisser sur le bord, élevé de quatre ou cinq mètres au dessus du niveau actuel.

Le plancher où nous posâmes le pied était fait de lattes de bambou ; il était largement ajouré et élastique. Des filets étaient étendus à côté d'immenses claies, couvertes de plusieurs couches de poissons à sécher.

Comme nous avançons avec quelque hésitation sur le treillage mouvant, deux vieillards sortirent d'une case. Ils n'avaient rien des hommes préhistoriques de l'époque lacustre. C'étaient des Annamites, d'apparence aisée, qui nous accueillirent avec un empressement discret et timide.

Nous décidâmes d'accepter pour un moment leur hospitalité. Le boy se chargea d'installer notre table sur le devant d'une hutte formant terrasse et, pendant qu'il achevait ses préparatifs, nous fîmes le tour du village.

Il se composait d'une cinquantaine de cases. Près de chacune, un petit jardinet était disposé dans de larges paniers plats. Quelques légumes y poussaient, des plantes

médicinales, les herbes qui servent à faire la sauce nationale, le nuoc-man. En dessous, dans une caisse, suspendue par des lianes, une famille de cochons était endormie. Tout au bout du passage, une petite guérite, semblable à un réduit intime, était une chapelle, renfermant un Bouddha ; et devant l'idole placide, des baguettes d'encens brûlaient.

A quelque distance, deux autres villages lacustres allongeaient sur l'eau leur architecture légère. Les cases, comme celles qui nous entouraient, étaient suspendues à une forêt de perches. Fixées par des cordes en lianes, elles pouvaient monter et descendre suivant le niveau des eaux.

Dans ces maisonnettes à crémaillères, les indigènes demeurent pendant les mois du printemps (1) où le niveau baisse tous les jours, jusqu'au moment où le lac n'a plus qu'une profondeur de cinquante centimètres. C'est la saison fructueuse, celle des pêches miraculeuses.

Aussi quelques-unes de ces familles de pêcheurs ont une certaine aisance. La maisonnette du chef où nous entrâmes avait une grande salle, garnie d'armoires ; les parois en étaient décorées de trophées d'oiseaux, de chromos et de portraits photographiques. Au fond, à côté du fourneau de cuisine, on voyait de grands sacs de provision, des caisses renfermant les vêtements de fête et... un coffre-fort !

(1) J'ai rencontré, à mon retour, un missionnaire qui était chargé d'évangéliser les familles des pêcheurs de la région. Il transportait avec lui une chapelle démontable et l'installait pour quelques jours dans chaque localité.

Sous le toit étaient suspendus des quantités de poissons séchés, qui répandaient une odeur violente et caractéristique.

Et je me rappelais la petite île de Marken, que visitent tous les touristes à Amsterdam, ses maisons de pêcheurs et leur ameublement curieux, sa population aux costumes attardés et pittoresques... mais ici rien n'était truqué.

Après le repas, que nous prîmes en plein air, sous les regards amusés des femmes et des enfants, nous fîmes une ample distribution de biscuits et de chocolat aux bébés, qui s'avançaient timidement, élevant jusqu'au front leurs deux mains réunies. Et chacun eut sa part, jusqu'aux grandes fillettes, dont les yeux intelligents et doux nous regardaient sans malice et qui acceptèrent simplement, avec des rires joyeux.

* * *

A trois heures, départ. On marche à la voile, car le vent a fraîchi. Vu le peu de profondeur de l'eau, les vagues sont courtes. Nos sampans, dont la coque est plate et à peine arrondie, roulent beaucoup. Est-ce que nous allons faire connaissance avec le « mal de lac » (1) ?

(1) Les indigènes, qui ne connaissent pas le mal de mer, désignent ce malaise par une expression assez pittoresque, la « soûlerie des vagues ».

Les villages se sont éloignés. Les côtes ont disparu à l'horizon. Aussi loin que nos yeux peuvent porter, nous n'apercevons plus que le ciel et l'eau. En plein océan Indien, nous ne pouvions embrasser une étendue liquide plus déserte.

Si le ciel se couvre ce soir, nos hommes qui n'ont pas de boussole, vont se trouver embarrassés pour se diriger. Que le vent vienne à faiblir, nous sommes exposés à errer toute la nuit à l'aventure.

Je me rappelais ce qui était arrivé à mon ami Maufroid, comme nous immobilisé au milieu du lac. Un de ses rameurs avait eu la précaution de planter un piquet dans la direction qu'il devait suivre et s'y était amarré. Mais pendant la nuit, la barque avait viré insensiblement autour du pieu. Le lendemain, grand fut son embarras. Comme lui, nous risquions de tourner en rond et de revenir à notre point de départ.

Vers la fin du jour seulement, nous rencontrâmes quelques pêcheurs qui rentraient. Il s'agissait de ne pas les perdre de vue avant la tombée du jour. Mais le pourrions-nous ? Ils étaient plus nombreux et mieux grésés. La nuit vient vite en ces régions et la mer demeurerait de plus en plus dure.

Nous étions comme des naufragés, les yeux fixés anxieusement sur le bout de toile, qui diminuait petit à petit vers l'horizon. Tout le monde se mit aux rames et, pendant trois heures, on nagea vigoureusement. Vers huit heures, nous

accostions les pêcheurs et attachions nos sampans aux piquets d'un village lacustre, qui se dessinait en traits d'eau-forte sur le noir bleu du ciel.

Ce n'était pas le même, heureusement. Nous avions suivi, comme par inspiration, la bonne voie.

La nuit était sans lune et les étoiles étaient voilées par la brume. Nous dûmes grimper à tâtons et poser avec précaution les pieds sur les claies ajourées. Le village dormait. Quelques lumières filtraient seules à travers les cases. Un groupe d'hommes veillaient sur une espèce de terrasse et semblaient se concerter. Ils se levèrent à notre approche et nos coolies dressèrent une cloison de nattes pour nous abriter du vent.

Le repas fut vite expédié. Bientôt nos trois lits furent alignés sur le bord. Le boy avait simplement étendu des matelas sur le plancher élastique, à la façon japonaise. Et, sous la voûte étoilée, pendant que les pêcheurs, accroupis derrière nous, s'entretenaient à voix basse et que nos embarcations, secouées furieusement par la houle, faisaient au-dessous une sarabande endiablée, nous nous endormîmes d'un sommeil d'enfant (1).

(1) Sensation curieuse et rare de se confier à des êtres inconnus, si loin des pays civilisés et des gendarmes. Il est certain que nous étions plus en sûreté, la nuit, au milieu de ces sauvages, que sur un banc de nos promenades, à deux heures du matin.

Cependant le sentiment de la cupidité est si puissant que, quelques jours avant notre passage, des pêcheurs cambodgiens avaient assassiné leur patron pour le voler. Nous ne le sûmes que plus tard.



ENTRÉE D'UN ARROYO



CASE INDIGÈNE SUR PILOTIS

*
* *

Mardi 17 février.

Le réveil eut lieu en pleine nuit, à quatre heures. La mer s'était calmée. L'étoile du sud brillait faiblement en face de la Polaire, très basse sur l'horizon.

Nous navigâmes longtemps, sans distinguer autre chose que l'immense nappe d'eau, aux clartés indécises. Vers sept heures, nous aperçûmes à notre droite une ligne sombre, basse, sans ondulation, qui s'étendait à perte de vue. Ce n'était pas encore la terre, qu'acclamaient les matelots de Colomb ; c'était la forêt inondée, l'interminable barrière verte que nous allions voir défiler pendant 50 kilomètres. Désormais nous pouvions être tranquilles, nos rameurs ne s'en écarteraient plus.

A mesure que nous approchions, le paysage s'animait. Des voiles nous croisaient, teintées par les premiers rayons du soleil. Nous entrions dans le royaume de la pêche.

Au moment de la baisse des eaux, les indigènes barrent le Tonle-Sap avec de grandes claies et le poisson reste prisonnier dans l'immense cuvette du lac. Il vient de lui-même se prendre dans les filets, tendus verticalement. On suit la trace sinueuse de ceux-ci par les piquets auxquels ils sont suspendus et qui forment des lignes ondulées de plusieurs kilomètres.

Il est alors très curieux de voir des milliers d'oiseaux blancs (on m'a affirmé que c'étaient des corbeaux, mais je ne suis pas sûr qu'on n'ait pas abusé de ma candeur) posés sur les perches, dans l'attente d'une proie qui ne saurait leur échapper. A perte de vue, ils tracent sur la mer des dessins ponctués, lumineux et régulièrement espacés. Chaque piquet a le sien, immobile, perché à cinquante centimètres au-dessus de l'eau, comme un pêcheur à la ligne sur son rocher.

Au-dessous sont les filets, pleins de poissons. On voit briller par milliers leurs ventres blancs qui frétilent et leurs écailles, qui s'irisent au soleil et lancent des teux colorés, comme des facettes de diamant.

Mais les oiseaux ne se laissent pas distraire par ces jeux de lumière; attentifs, ils surveillent les mouvements que les poissons font pour se délivrer. Car il arrive que les prisonniers, dans leurs efforts, réussissent à se dégager et à franchir la barrière. On les voit se tordre, bander leur corps comme un ressort et s'élancer d'un bond qui atteint parfois jusqu'à un mètre de hauteur. Aussitôt, prompt comme l'éclair, le bec s'ouvre et le poisson est happé au vol.

Ce geste, d'une prestesse merveilleuse et d'une précision automatique, répété à intervalles réguliers sur toute la ligne, était amusant à suivre comme un jeu. Mais les pêcheurs Cambodgiens ne s'inquiètent pas de la concurrence. La quantité de poissons qui se rassemble dans le lac est telle

qu'au moment où les eaux se retirent, leur masse, entassée sur le fond, forme des couches épaisses qu'écrase la quille des sampans.

Car les pêches cambodgiennes méritent bien d'être appelées miraculeuses. Il arrive qu'on y ramasse dans un seul coup de filet plusieurs milliers de poissons, dont quelques-uns atteignent un mètre et plus.

C'est généralement à l'entrée des lacs et des arroyos que les pêcheries sont établies. Un filet est tendu d'une rive à l'autre; il est muni de longues poches parallèles aux bords, où s'engage le poisson. Un passage est ménagé au milieu, que sillonne le va-et-vient incessant et pittoresque des barques. Tout près sont amarrés les bateaux servant d'entrepôts. A côté sont les séchoirs, élevés sur pilotis, les magasins de sel et souvent, parmi les cases, une petite fumerie d'opium.

Dans leur ensemble, les pêcheries du Cambodge font vivre une population entière. Elles emploient une flotte de quatre à cinq mille barques, montées par plus de trente mille hommes, et donnent un revenu annuel d'une quinzaine de millions (1).

Aussi dès que les eaux commencent à baisser,

(1) Le poisson du lac est apprécié sur toute la côte et jusqu'en Chine. Cholen est un des grands entrepôts; ce sont d'ailleurs les Chinois qui en ont à peu près monopolisé le commerce.

annonçant la saison des pêches qui apportent la richesse au pays, de grandes réjouissances ont lieu.

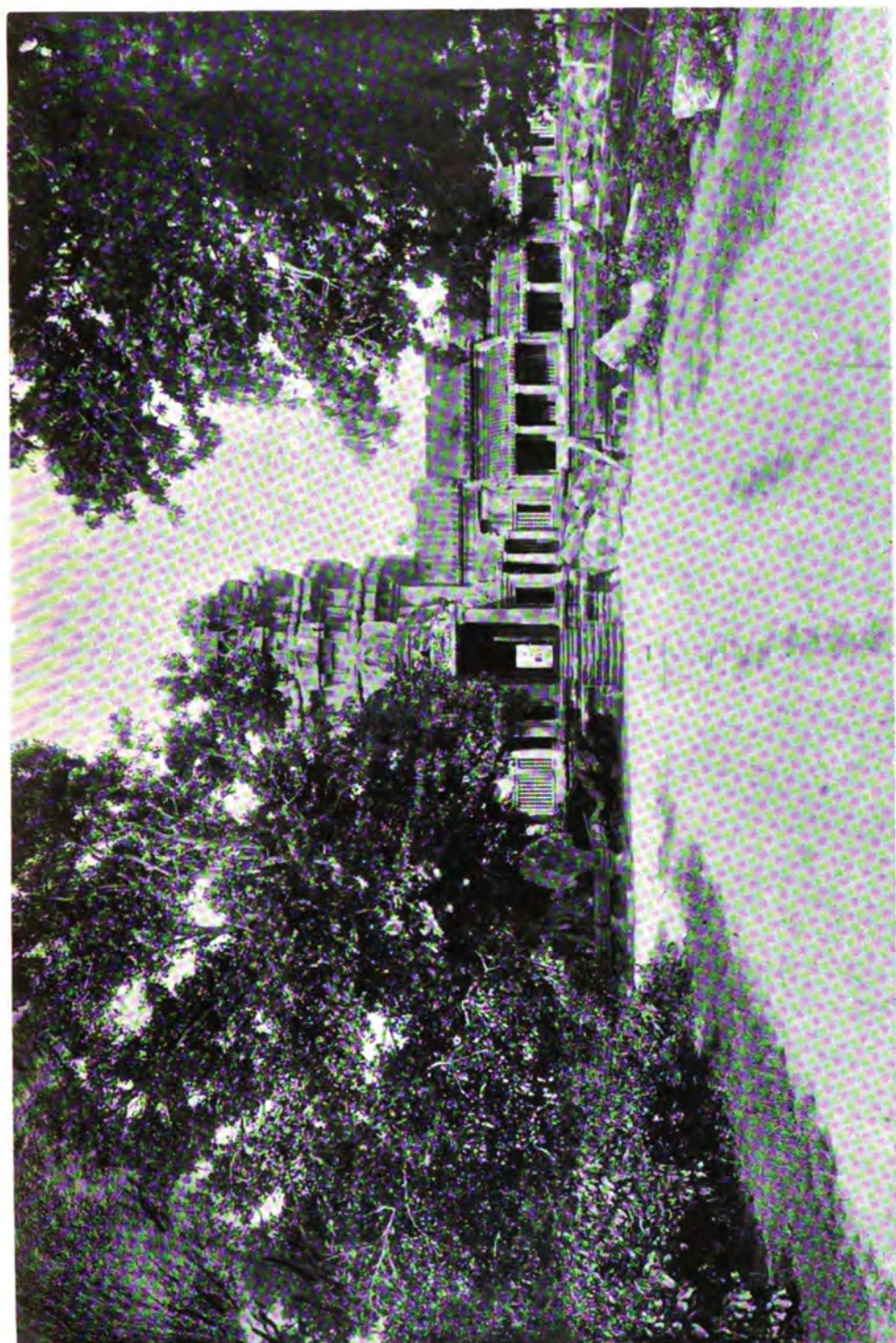
On m'a raconté qu'à cette époque le roi convoque tout son peuple pour une grande fête, qu'il préside en personne. Au jour fixé par les astrologues, toutes les embarcations du pays viennent se rassembler par milliers à l'entrée du Grand Lac (1). On a tendu un fil de soie en travers du Tonle-Sap. Un cortège immense se forme, de pirogues pavoisées et de jonques dorées et décorées de sculptures fantastiques. Dans la première se tient le roi qui, avec un ciseau d'or, tranche le fil et, par ce geste d'un symbolisme naïf et gracieux, ouvre aux eaux le chemin de la mer. Aussitôt toute la flotte s'élance, comme un vol de mouettes, au milieu d'acclamations frénétiques, tandis que des milliers de pétards éclatent sur les deux rives.



Après midi, nous entrâmes dans la forêt inondée. Quoique les eaux fussent basses, elles dépassaient encore la hauteur des troncs, noyant les branches, que nous frôlions au passage.

Le spectacle était curieux de nos barques glissant à la

(1) Dans leurs joutes, les Cambodgiens emploient de longues embarcations de vingt mètres, montées par une trentaine de rameurs, et qui filent comme des torpilleurs.



ANGKOR-VAT. — PORCHE CENTRAL ET GALERIE DE L'ENCEINTE EXTÉRIEURE DU TEMPLE



hauteur des nids ; nous aurions pu les atteindre avec la main. Immobiles sur les branches les plus élevées, des aigrettes, d'une éclatante blancheur, ressemblaient à de grosses boules de neige. Notre approche faisait lever des vols innombrables de perruches vertes ; les pélicans, les marabouts, que nous dérangions dans leur sieste, s'éloignaient avec un grand bruit d'ailes. Des tribus de singes s'enfuyaient à travers les branches, dans une gymnastique désordonnée.

Parfois un jeune alligator, long de deux mètres, effrayé en nous voyant, s'abattait lourdement dans l'eau et nous nous attendions à rencontrer, réfugiée sur une branche, quelque panthère, chassée par l'inondation.

Il n'aurait pas été nécessaire pour cela de s'éloigner beaucoup de la lisière ; car nous devions en entendre la nuit suivante.

Toute la journée nous longeâmes l'interminable ligne verte. Au bord glissaient des pirogues, montées par des hommes nus. De l'autre côté, c'était la mer du large et le soleil implacable.

La chaleur était devenue lourde et accablante. Le lac avait des réverbérations aveuglantes. L'eau tiède, stagnante, se moirait de larges taches verdâtres, où des bulles crevaient. Une torpeur avait envahi tous mes membres et mon cerveau brûlant était incapable de tout travail. Je

passai l'après-midi entière étendu sur ma chaise longue, les paupières alourdies, dans un anéantissement complet.

Cependant le soleil, entrevu à travers le fouillis serré et profond des branches, avait des flamboiements de fournaise. On aurait dit que la forêt brûlait. L'incendie partait de l'horizon, en se reflétant dans l'eau et de longues flammes rouges venaient lécher nos sampans.

A la tombée du jour, nous nous approchâmes de la lisière. Nous attachâmes nos sampans à des troncs d'arbres et nous nous préparâmes à y passer la nuit.

Bientôt la voûte de feuillage et de lianes qui couvrait nos têtes se fit tout à fait opaque. Quelques rayons de lune, filtrant à travers les branches, se reflétèrent seuls dans la noirceur mouvante de l'eau.

Nos hommes allumèrent des torches pour éloigner les animaux que la faim et la nuit pouvaient faire sortir de leurs retraites. Mais c'est un autre péril qui nous menaçait. Attirés par la lumière, des nuées d'insectes vinrent tourbillonner autour des flammes. Comme nous nous installions pour prendre notre repas sur l'avant des barques, voici qu'une pluie serrée de bêtes ailées et crochues vint s'abattre sur notre table avec un bruit de grêle. En un clin d'œil nous en fûmes couverts, nos assiettes, nos vêtements, nos mains et nos visages.... Il y en avait de grosses comme des hannetons, armées de pinces et de piquants... il y en avait de velues, qui s'agrippaient à la barbe et aux

cheveux, . . . impossible de s'en dépêtrer. Il fallut céder la place et démarrer. Nous nous éloignâmes à quelque distance et ne reprîmes notre mouillage qu'après que les feux furent éteints.

La nuit fut calme. Mais notre sommeil fut troublé par les mille bruits inconnus qui venaient des profondeurs de la forêt : chutes de branches, cris de hiboux, miaulements rauques et prolongés des bêtes de proie... Cela faisait un concert confus, sauvage et quelque peu inquiétant.

* * *

Mercredi, 18 février.

Le lendemain nous touchions à l'extrémité du Grand Lac et nous entrions dans la rivière de Siem-Réap. Il y a quelques années, cette région appartenait au Siam (1). La limite des deux pays était au centre même du lac, marquée par un poteau enfoncé dans la vase.

Très étroite la rivière, à cause de la baisse des eaux, mais tout à fait jolie et toute égayée d'une vie pittoresque. Elle serpente entre des rives habitées. On entrevoit, de distance en distance, de gentilles maisonnettes en bois,

(1) C'est sous le règne de Norodom, en 1860, que la France avait établi son protectorat sur le Cambodge. Mais les provinces de Battambang et de Siem-Réap continuèrent à dépendre du Siam. Jusqu'en 1907, un gouverneur, nommé par le roi de Siam, a résidé à Siem-Réap.

enfouies dans la verdure. Sur le bord, des pêcheurs debout, avec de l'eau à mi-corps, lançaient des filets, attachés à de grands cerceaux. Des roues tournaient près de la rive, auxquelles étaient fixés de minces tubes de bambou, qui versaient l'eau dans de petites rigoles. De grandes barques apparaissaient à chaque tournant et nous rafraîchissaient en passant d'un grand coup d'aile.

Tout à coup, à un détour brusque, nous aperçûmes devant nous une clairière et, près du bord, des hommes étaient étendus sur l'herbe, qui se levèrent en nous voyant. De petits bœufs, blancs et roux, étaient couchés à côté. Ils étaient cinq; c'étaient nos équipages et les charrettes qui nous attendaient : de drôles de petites charrettes, au timon relevé en forme de corne, très allongées.

Noé sortant de l'arche ne devait pas être plus heureux que nous de se dégourdir les jambes sur la terre ferme !

Il n'y avait pas de temps à perdre. Les caisses de provisions furent chargées sur trois charrettes, avec ceux de nos coolies qui avaient demandé à nous accompagner. Nous montâmes sur les deux autres, le boy et le conducteur accroupis sur la barre du timon.

Nos petits bœufs bossus étaient, paraît-il, des bœufs trotteurs. Nous ne nous en aperçûmes guère. Il faut dire que les sentiers où nous nous engageâmes étaient formés uniquement de deux ornières, profondes de trente centimètres et séparées par un talus inégal. Il fallut descendre



ANGKOR-VAT. — TROISIÈME TERRASSE, SES GALERIES ET SES TOURS
ÉLEVÉES SUR UN SOUBASSEMENT DE TREIZE MÈTRES ET FORMANT LE MASSIF CENTRAL.
(Voir page 62)



des pentes ravinées, franchir des troncs d'arbres échoués en travers du chemin, traverser des rivières à gué... rien n'arrêtait les braves petites bêtes et l'on passait quand même.

Les ressorts ne risquaient pas de casser ; car les sièges, plats, en osier, reposaient directement sur les essieux. Après trois heures de marche cahotante, à travers une brousse clairsemée, nous arrivâmes à Siem-Réap (1).

Là nous attendait un ravissant tableau de vie primitive, un souvenir de Ceylan, mon premier enchantement. La route, de sable rouge, comme une avenue de parc, passait parmi des jardins, sous l'immense voûte de palmes vertes, Derrière les haies fleuries d'hibiscus, s'épanouissaient les richesses de la forêt tropicale : les cocotiers, les canneliers, les caféiers, les flamboyants mêlaient leurs branches enchevêtrées de lianes. Parmi les massifs de bambous et les grandes feuilles des bananiers, on distinguait des maisonnettes de bois et de chaume, sur pilotis, et la rivière qui brillait, luisante et gaie. Des hommes, au torse nu et cuivré, des femmes vêtues de pagnes, à la démarche silencieuse et souple, les yeux très doux, allaient et venaient, occupés de leurs travaux. Des enfants, nus et rieurs, faisaient éclabousser l'eau en courant sur la berge.

(1) *Tourisme.* On peut aller de Siem-Réap à Bangkok, à cheval. Il y a des postes tous les soixante kilomètres environ, avec des résidents. On peut s'y procurer des chevaux de relais. En voyageant de jour seulement, on évite la rencontre des fauves. Cela demande une quinzaine de jours et est un peu fatigant ; mais on traverse des forêts magnifiques.

Ce lieu a dû connaître des scènes moins idylliques. Placé sur la frontière, il était destiné à contenir plus d'un siège. Il est encore fortifié et possède un blockhaus, peu redoutable, il est vrai. Quelques tirailleurs y séjournent, encadrant des soldats Cambodgiens.

En sortant du village, la route se continue, très belle, à travers la forêt solitaire. Les six kilomètres furent vite franchis et vers le coucher du soleil nos charrettes s'arrêtaient devant les ruines fameuses, en face des galeries d'Angkor-Vat.



AUX RUINES D'ANGKOR



AUX RUINES D'ANGKOR



Notes d'un Touriste

*Il y a quelque chose de plus beau
qu'une belle chose, ce sont les ruines
d'une belle chose.*

PUVIS DE CHAVANNES.

La première impression qui saisit la plupart des touristes devant les plus fameuses ruines du monde est une surprise, mêlée peut-être d'un peu de déception. Ceux surtout qui n'ont pas vu les Temples du Sud de l'Inde s'attendent à trouver un monument imposant par sa hauteur. Ils sont déconcertés de ne voir d'abord qu'une longue ligne de galeries, grises et basses, surmontées de tours, qui paraissent à distance peu élevées.

Cependant, peu à peu, la grandeur et l'étrangeté du décor apparaissent. A mesure qu'on approche, la pagode de pierre surgit miraculeusement au milieu d'un océan de verdure. Comme les Pyramides dans l'immensité du désert, le vaste temple est perdu dans les solitudes de la forêt vierge. Mais ici c'est l'ombre, infinie et verte, qui l'enveloppe. Sur les grandes ruines, ensevelies dans leur linceul

de feuillage et comme endormies dans l'oubli des siècles, règne un silence enchanté. Une langueur troublante monte de la nature; un charme indicible et souverain s'ajoute au mystère qui plane sur l'enceinte sacrée.

Lorsque nous descendîmes de nos charrettes, l'ombre envahissait la plaine et le soleil n'éclairait plus que le sommet des dômes. Il était bien tard pour commencer la visite des ruines. Malgré notre curiosité impatiente, nous hésitions à approcher, de crainte de voir cesser trop vite l'attente émerveillée dans laquelle nous avions vécu.

Nous nous engageâmes cependant sur la chaussée. Elle s'avance au dessus de l'immense fossé (100 mètres de large) qui entoure le temple, comme la jetée qui relie le mont Saint-Michel à la mer.

La magnifique balustrade qui l'ornait est en partie détruite. Elle était formée de statues de géants accroupis, sur les genoux desquels s'allongeaient, comme une rampe monstrueuse, les corps ondulés des Nagas (serpents sacrés). On voit encore, de distance en distance, leurs septuples têtes s'épanouir comme des éventails de fête. C'est par cette avenue majestueuse que s'avançaient jadis les grands cortèges religieux, précédés des éléphants sacrés.

Le grand étang n'était en ce moment qu'un marais herbeux et quelques flaques seulement reflétaient, avec les derniers rayons du soleil, le vert sombre de la forêt.

Comme nous nous attardions, muets dans le grand

silence qui tombait avec le jour, nous fûmes surpris par un spectacle merveilleux. Dans le ciel, d'un mauve nuancé de rose, un immense voile flottait, ondulant à la brise, à des hauteurs infinies. On aurait dit qu'il était formé de myriades de points microscopiques ; c'était comme une poussière grise, teintée d'orange et de soufre, et cela s'étendait d'un bout à l'autre de l'horizon, ainsi qu'un arc-en-ciel.

Nous pensâmes d'abord à un vol, pareil à ceux que nous avions déjà rencontrés. Mais comment concevoir un nombre aussi prodigieux d'oiseaux ? Des insectes ? à une telle hauteur, ils eussent été invisibles. Nous nous perdions en conjectures.

Soudain je me rappelai les chauves-souris, dont Loti a décrit les innombrables légions peuplant les galeries du temple. C'étaient elles, en effet qui, avant de commencer leurs chasses nocturnes, effectuaient en troupes immenses leurs premières évolutions dans l'espace.

Cependant la nuit approchait. Nous ne pûmes pas résister à la tentation de franchir le seuil mystérieux. Nous nous engageâmes sous le portique central et, traversant la première enceinte, nous entrâmes dans les sombres galeries qui entourent la base du temple.

Toutes les chauves-souris n'étaient pas en chasse. Les voûtes noires en étaient pleines. Le sol était couvert, en couches épaisses, de leurs déjections nauséabondes. On les distinguait avec peine ; mais on entendait leurs cris aigus

et le froissement de leurs ailes de velours. Dans le silence de tombe qui nous entourait, c'était le seul frémissement de vie.

Nous avançons avec précaution, d'un pied hésitant, sur les dalles disjointes et glissantes, parmi les fentes béantes. Nous longions des corridors étroits, n'osant appuyer nos mains aux parois, de crainte de rencontrer le contact mou et froid des oiseaux nocturnes. Dans la nuit grandissante, les objets prenaient des formes fantastiques et des fantômes entrevus nous regardaient avec des faces grimaçantes.

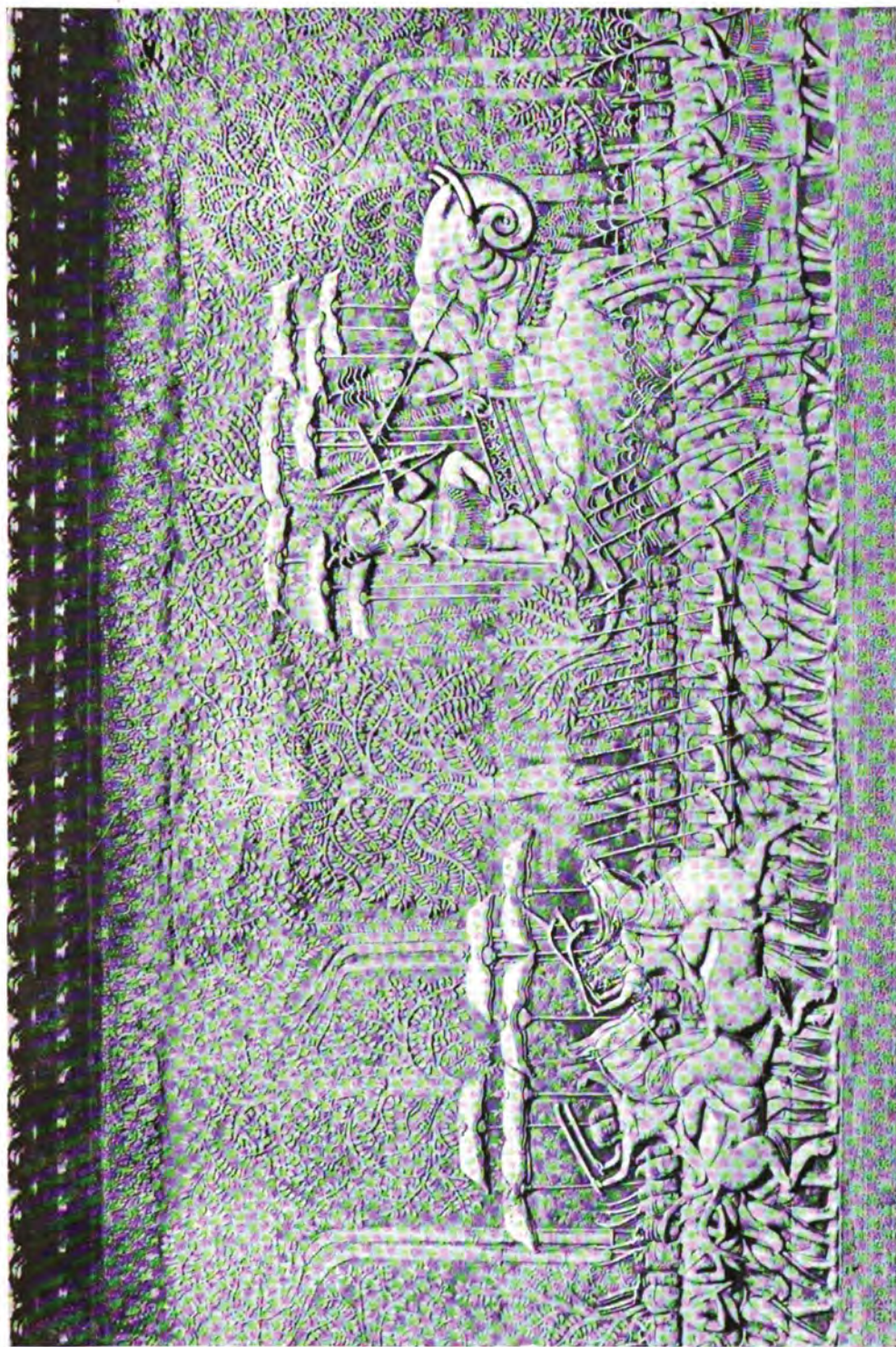
Nous franchîmes ainsi, guidés par les lueurs incertaines qui filtraient des fenêtres, des galeries, des péristyles et encore des galeries. Longtemps nous errâmes dans le religieux dédale. Mais la nuit complète était venue. Il fallut renoncer à aller plus avant.

* * *

Jeudi 19 février.

Le lendemain j'étais debout à la première heure. Je montai d'abord, pour me rendre compte de l'ensemble, au sommet du monument. C'est de là, en effet, qu'on peut mieux en reconnaître le plan, très simple, et d'une magnifique ordonnance.

Isolé comme une île au milieu de la grande étendue



Cliché Giraudon

ANGKOR-VAT. — PARTIE DES BAS-RELIEFS SCULPTÉS SUR LA PAROI INTÉRIEURE DE LA PREMIÈRE GALERIE
ET QUI SE DÉVELOPPE SUR UNE LONGUEUR DE PRÈS DE MILLE MÈTRES

(Voir page 48)

verte, il est bordé extérieurement par un fossé large de deux cents mètres. Cette nappe d'eau, aujourd'hui en partie tarie, se développe autour de l'enceinte sur une longueur de plus de cinq kilomètres et l'encadre de ses eaux dormantes, fleuries de lotus (1).

Une chaussée le traverse. Elle franchit une muraille qui enclôt un parc d'un kilomètre de côté et, traversant l'immense rectangle, envahie par une brousse aujourd'hui en partie déblayée, elle conduit au portique central de la première galerie (2).

Il n'y a pas à proprement parler de temple, mais une immense pyramide, à trois degrés de hauteur progressive (3).

Chaque étage forme une vaste terrasse, entourée de longs cloîtres, reliés par un ensemble majestueux de galeries et d'escaliers. Au sommet seulement, sur la troisième plate-forme, s'élève le sanctuaire, le « Préasat », qui renfermait la statue du dieu, cachée aux regards des profanes et abritée par une tour monumentale.

(1) Les temples, comme les villes du Cambodge, étaient entourés d'une enceinte formée par des levées de terre, ou des murailles, qui les protégeaient contre les inondations.

(2) Les galeries qui entourent les cours sont étroites et ne dépassent pas une ouverture de 3^m 50. Elles sont construites en corbellement, c'est-à-dire composées de pierres inclinées et se joignant à leur sommet.

(3) Par un artifice ingénieux, les architectes Kmers avaient imaginé d'accentuer l'impression de hauteur de l'édifice en donnant aux étages une élévation de plus en plus grande; ainsi le soubassement de la première terrasse a 4 mètres; celui de la deuxième, 8 mètres; celui de la troisième, 13 mètres.

Car les cérémonies publiques étaient extérieures et les foules des fidèles se réunissaient dans les cours et sur les gradins, pendant que se déroulaient les processions, chantantes et dansantes, des prêtres.

Du lieu où j'étais, je pouvais embrasser toute la plaine, jusqu'aux collines bleues de Pnom-Coulen. A mes pieds la montagne sacrée étalait l'amoncellement de ses ruines, en partie dégagées maintenant de l'étreinte de la forêt. On distinguait sans peine le plan de ses terrasses, les galeries extérieures avec leurs porches multiples, leurs pavillons d'angle aux péristyles étagés, leurs kilomètres de toits incurvés, hérissés de sculptures bizarres et de pignons en éventail.

Devant moi descendait en précipice le plus monumental des douze escaliers qui s'appuient sur les quatre faces du massif central. Il était jadis orné de lions et ses marches ciselées semblaient recouvertes d'un tapis de rosaces et de fleurs. Il est à peu près impraticable, à cause de sa pente vertigineuse et de l'étroitesse des marches. On dirait qu'à mesure qu'on s'élevait vers le sanctuaire, l'ascension en avait été voulue plus pénible, afin qu'on ne pût le gravir qu'en rampant à genoux, comme les degrés de la « Scala Santa » à Rome.

Les proportions du monument sont colossales. Chaque assise repose sur d'énormes soubassements, moulurés et ciselés comme des socles de bois précieux. La première

plateforme a 250 mètres de côté et la troisième, large de plus de 60, s'élève sur une base de 13 mètres de hauteur. L'amoncellement des blocs (1), l'énorme entassement des édifices ruinés produit un effet prodigieux, accentué par la montée majestueuse des terrasses superposées, qui s'élèvent d'un élan de plus en plus grand vers le sommet.

Huit tours massives s'érigent aux angles des deux terrasses supérieures (celles de la deuxième sont en partie écroulées). Leur dôme ogival, orné de quatre rangs de festons et d'antéfixes, présente l'aspect d'une tiare. Au centre de la pyramide, et dépassant de 34 mètres le pavé de la troisième plateforme, une neuvième tour dresse ses cinq étages qui couronnent le monument et dominant au loin l'immense forêt étalée à ses pieds.

Et la forêt ne fait pas seulement à l'admirable pagode un cadre majestueux; elle le pare du vêtement le plus somptueux qui soit. De la base au faite, un manteau de verdure éternellement jeune a recouvert la décrépitude des pierres. Au milieu des frontons et des portiques écroulés, parmi les amas de ruines, toute une végétation a poussé. Avec le temps, chaque terrasse était devenue un jardin suspendu, et la première renferme encore, dans son enceinte de galeries, de larges avenues, ombragées d'arbres séculaires.

(1) Les assises cyclopéennes étaient formées d'énormes blocs simplement posés les uns sur les autres, sans ciment. Ils étaient ensuite sculptés sur place.

* * *

Au voyageur qui arrive de l'Inde, la première idée qui se présente à l'esprit devant les ruines d'Angkor, c'est la comparaison avec les temples de Madura ou de Tanjore : même disposition en largeur, même enceinte concentrique, mêmes espaces de plein air, favorables au déploiement des foules ; et sur les murs, même accumulation de motifs symboliques, indéfiniment répétés.

Mais à Angkor, tout indique une civilisation plus avancée et plus douce.

Au lieu d'une suite de vestibules en désordre et de salles obscures, encombrées de sculptures barbares et d'idoles effrayantes, un ensemble harmonieux de cours ombragées et de galeries symétriques, éclairées d'élégantes fenêtres à balustres et décorées de frises immenses, véritables tapisseries de pierre, d'un art somptueux et délicat. Des déesses, gracieuses et souriantes, remplacent les Sivas farouchés, armés de huit bras menaçants. Elles évoquent, dans ce décor paisible, des cérémonies moins barbares que le brahmanisme primitif et ses rites sanglants.

Partout, en parcourant le temple si miraculeusement conservé, nous admirions le travail précieux de l'homme. Les murailles, les linteaux et les tympanes des portes, les frontons, les pilastres, les toitures même sont fouillés avec



LES RUINES D'ANGKOR
VUES DE L'AUTRE CÔTÉ DU FOSSÉ QUI ENTOURE LE TEMPLE
(Voir page 57)



GALERIES DU 1^{er} ÉTAGE ; ON APERÇOIT LES TOITS DES DEUXIÈMES, AU-DESSUS DESQUELLES
SE DRESSENT LES GALERIES ET LES TOURS DE LA 3^e TERRASSE, BEAUCOUP PLUS ÉLEVÉE

une patience et une habileté infinies. Aucun espace n'est laissé vide. L'usure des siècles, qui a fait fléchir les voûtes, n'a pas altéré cette riche décoration. Elle est absolument intacte ; les arêtes sont restées vives comme au premier jour. La fine dentelle de grès a conservé son relief et la netteté de son dessin.

Les sculptures sont en relief plat, comme les moulages des palais arabes de l'Inde ou de l'Espagne. Les personnages, les figures surtout, sont tracés d'un dessin gauche et parfois grossier, sans souci de la perspective et souvent de la plus élémentaire anatomie.

C'est l'effet décoratif de l'ensemble qui est remarquable ; c'est l'ordonnance des grandes compositions où l'abondance et l'enchevêtrement des détails, considérés au point de vue ornemental, produit une arabesque prodigieuse, d'une variété et d'une élégance admirables.

L'œil se récrée à suivre les courbes gracieuses et la fantaisie des lignes, la légèreté des feuillages, les enlacements sans fin des personnages ou les enroulements réguliers des rinceaux, qui rappellent les plus beaux de notre Renaissance (1).

Chose merveilleuse, ce prodigieux travail de sculpture était rehaussé de couleur. La pyramide, comme un immense

(1) On retrouve des traces de l'influence grecque dans beaucoup de ruines de la région. A Ayuthia, ancienne capitale du Siam, on peut voir sur la « Montagne d'or », construction pyramidale de plus de 120 mètres, des piliers décorés de chapiteaux corinthiens.

reliquaire, était enluminée et en partie dorée (1). On peut se figurer le spectacle, lorsque l'éblouissante pagode étincelait au soleil, tandis que, sur ses terrasses étagées, se déroulaient les longues théories des prêtres et des assistants et les cortèges fastueux des éléphants sacrés.

*
* *
*

Il faudrait des semaines et des mois pour examiner en détail tout le travail d'art que les architectes et les ouvriers kmers ont accumulé dans ce monument unique. Ces pages, qui ne sont que la reproduction de mes carnets de notes, ne peuvent donner qu'une bien faible idée de ces merveilles. Elles ont été d'ailleurs supérieurement décrites dans des ouvrages célèbres.

Je ne recommencerai pas le détail des bas-reliefs qui se déroulent sur la paroi intérieure de la galerie du premier étage : les cortèges guerriers, l'armée des singes, le barattement de la mer, la lutte homérique des dieux et des géants, cette frise gigantesque de mille mètres, où revit toute l'Inde légendaire et brahmanique.

Répartis sur les quatre faces de la première terrasse (2),

(1) La plupart des bas-reliefs se détachaient sur un fond rouge ou brun. Les frises de bayadères étaient dorées. Il paraît même que les tours, dorées à leur sommet, étaient entièrement recouvertes d'un enduit coloré.

(2) Les galeries du premier étage se divisent en huit parties, séparées par des vestibules. L'ensemble des bas-reliefs forme un développement de plus de 800 mètres.

ils forment une série de panneaux, de 50 à 80 mètres de long, hauts de 5 mètres, consacrés chacun à un sujet déterminé. Parmi l'infinie complexité de ces tableaux, qui se succèdent sur les parois comme les rouleaux sans fin d'un film géant, il en est deux qui se détachent dans mon souvenir et que je citerai seulement, pour donner une idée de l'ensemble.

Le premier représente une audience royale. Je vois encore le monarque, assis à l'orientale, coiffé du diadème terminé en pointe, pareil à celui que porte encore aujourd'hui, dans les grandes cérémonies, le souverain actuel du Cambodge.

Son buste est orné d'un riche collier et ses bras sont cerclés d'anneaux. A ses oreilles pendent de lourds ornements. Il est abrité par quatorze parasols et rafraîchi par des éventails et des chasse-mouches. Autour de lui sont groupés ses ministres; le « Premier » est à genoux; un autre a la main posée sur son cœur. Les chefs militaires s'inclinent, en portant les deux mains à leur front. C'était, sans doute, un roi puissant; les indigènes qui visitent le temple ont recouvert son image de feuilles d'or en signe de vénération (1).

Dans le cortège qui se déploie à ses pieds, on distingue le harem, les femmes de premier rang en palanquin, les

(1) Le temple d'Angkor-Vat renfermait autrefois les Livres Sacrés. Il n'a pas cessé d'être vénéré et de nombreux pèlerinages de bonzes et de fidèles le visitent encore aujourd'hui.

autres dans des chars. Elles ont le buste nu, ainsi qu'il était d'usage autrefois dans toutes les contrées du sud de l'Asie. Elles se distraient en cueillant des fleurs et des fruits au passage ou en puisant dans des corbeilles que leur présentent leurs servantes.

Sur le panneau suivant, c'est l'armée qui défile ; les soldats à pied, munis de lances et d'arcs, le bouclier rond suspendu à l'épaule. On voit les officiers caracoler sur de superbes chevaux. Le Général en chef est monté sur un éléphant. Il est debout, un pied sur la selle, l'autre sur la croupe, dans une pose héroïque et théâtrale, à la façon des acteurs japonais.

Une autre frise attire l'attention, à cause de son sujet : c'est celle consacrée au paradis et à l'enfer. Il est curieux de comparer les conceptions des différents peuples sur un sujet aussi vieux que le monde. Et l'on est étonné que l'imagination des hommes soit restée aussi enfantine et ait si peu varié.

Après avoir examiné en différents pays les plus célèbres représentations de ce thème, je venais de voir récemment les peintures du temple bouddhique de la Dent à Kandy ; et j'ai retrouvé à Angkor les mêmes épisodes, plus développés et groupés avec plus de méthode.

Sur un panneau, long de vingt mètres, trois voies sont tracées conduisant, les deux premières au paradis, la troisième aux enfers.

La conception du paradis brahmanique est peu démocratique. On y voit des seigneurs et de belles dames, richement vêtus et installés dans d'élégants pavillons ; ils se font éventer par leurs serviteurs et assistent à des danses, en mangeant des gâteaux et des fruits.

L'enfer est plus curieux. Des inscriptions classent et énumèrent les fautes commises. Il y a des peines terribles pour les incendiaires, les assassins, les menteurs, les ivrognes, les gourmands. Il y en a pour ceux qui volent les fleurs, le riz et les parasols ; pour ceux qui ensorcellent les femmes d'autrui, qui osent « s'approcher des épouses des savants... »

Les supplices sont nombreux et variés. Les damnés sont précipités dans des chaudières ou écrasés entre des troncs d'arbres épineux, ou bien pilés dans des mortiers, ou encore écorchés sur de grandes râpes... Il y en a qui sont attachés en croix, d'autres sont suspendus par un crochet à une potence ou déchiquetés par des oiseaux de proie...

A côté de l'enfer du feu, il y a celui du froid. Là on voit les malheureux grelottant, les bras serrés contre leur poitrine, geste qui est encore familier aux Cambodgiens et aux Indiens, dès que le thermomètre descend au-dessous de 16 degrés (1).

(1) Carpeaux raconte que son boy était terrorisé à la pensée d'aller à Hanoï, pays si froid qu'on « y met deux vestes. »

Je remarque qu'ici, parmi les damnés, les hommes sont représentés très maigres et les femmes toujours avec des mamelles flasques et pendantes. C'est, qu'en ce pays, de même que dans l'Inde, la famine fut toujours considérée comme un terrible fléau et, probablement comme un châtiment d'en haut. En revanche tous les élus sont gras.

Dans la foule innombrable des figures qui ornent les murs d'Angkor, il en est que l'on retrouve un peu partout. Ce sont les Apsâras ou Tevadas, anges féminins, divinités sereines et souriantes. Distinctes, par leur pose candide, des bayadères qui gambadent avec des gestes déhanchés (1), elles se présentent debout, isolées et généralement groupées par trois, comme les Grâces. Leur coiffure en pagode, les bijoux qui ornent leurs oreilles, leur cou et leurs épaules, complètent harmonieusement la riche décoration du fond. Leur buste est nu. De lourds anneaux encerclent le haut de leurs bras et de leurs chevilles. Des étoffes légères, finement brodées, entourent leurs jambes, le long desquelles se déroule une sorte de ceinture, raide et bizarrement contournée. Elles tiennent souvent à la main la fleur consacrée, une tige de lotus.

Ces figures sont répétées, presque identiques, indéfiniment. Et pourtant leur apparition, gracieuse et mystique,

(1) Dans les poses des bayadères sculptées sur les murailles d'Angkor, il est curieux de retrouver les gestes des danseuses actuelles de Sisowatt, les torsions de bras et les flexions des mains, aux ongles démesurément allongés.



Cliché Giraudon

APSARA, DIVINITÉ CÉLESTE
TENANT A LA MAIN UNE FLEUR DE LOTUS
(Voir page 70)



est toujours d'un heureux effet. Elle répand sur l'antique pagode un charme étrange et divin.

J'ai passé à examiner ces merveilles des heures bien attachantes. Mais le spectacle qui m'a surtout frappé, c'est, plus que les richesses artistiques de l'admirable pagode, plus même que la grandeur majestueuse des ruines, la lutte gigantesque de la forêt avec la pierre.

Si on veut en voir le spectacle émouvant et grandiose, il faut aller à Angkor-Tom, l'antique capitale du royaume kmer, ensevelie pendant des siècles dans l'oubli des hommes et le silence des vastes solitudes.

* * *

Vendredi, 20 février.

Angkor-Tom est situé à un kilomètre et demi d'Angkor-Vat. Nos charrettes à bœufs nous y conduisirent, par une route admirable, tracée en pleine forêt vierge.

Nos coolies s'arrêtèrent devant une maisonnette en bois sur pilotis, semblable à celles qu'habitent les indigènes. Sur la porte, un Européen, de grande taille et de forte corpulence, nous regardait. Il était vêtu d'un sarong de couleur et d'un tricot blanc. Je m'adressai à lui : c'était le Conservateur lui-même, en costume de travail.

Il nous accueillit avec quelque surprise; les visites sont

rare en cette saison avancée. A son air peu empressé, nous comprîmes qu'il ne devait pas aimer les gêneurs, et sa tenue négligée annonçait son peu de goût pour les touristes prétentieux. Mais quand il vit que nous n'appartenions pas à cette catégorie indésirable, il se montra tout à fait accueillant et aimable.

M. Commailles est un fort bel homme, à la figure sympathique, au geste cordial, sans pose. Après quelques minutes de conversation, il s'offrit obligeamment à nous accompagner dans la ville ruinée, où il occupait alors trois ou quatre cents ouvriers.

L'ancienne capitale était encore, il y a quelques années, complètement enfouie sous la verdure. La broussaille avait comblé le fossé, large de cent mètres, jadis peuplé de crocodiles et, franchissant les hautes murailles, avait envahi l'immense enceinte, de 12 kilomètres de tour.

La forêt s'étend en conquérante sur la ville abandonnée. Les murailles, les grands escaliers, les palais, les sanctuaires ont été ensevelis sous un fouillis inextricable de ronces, de fougères, de plantes exotiques, d'une épaisseur de plusieurs mètres. Sur cette brousse sauvage des arbres centenaires étendent l'ombre verte de leurs feuillages. Les tours elles-mêmes ont été prises d'assaut ; sur leurs sommets dénudés des fûts hardis s'élancent et dressent vers le ciel leurs dômes triomphants.

La ruée a été formidable. Avec les siècles le sol s'est

exhaussé peu à peu, escaladant la montagne de pierre sculptée. Par le gonflement de la plante, sous la poussée irrésistible de la sève, les assises de grès et de limonite se sont ébranlées, entraînant les portiques, les galeries... D'énormes lianes, rampant entre les fentes, ont disjoint les blocs... Des troncs puissants ont crevé les murailles, renversé les piliers, fait écrouler les voûtes, étendant, comme les tentacules d'un poulpe géant, des racines plus grosses que le corps d'un homme.

Ce travail destructeur de la végétation est stupéfiant. Encore quelques années et les admirables ruines auraient achevé de disparaître sous la marée grandissante de la forêt. Il était urgent d'arrêter le désastre.

C'est à quoi se sont employés les conservateurs. On n'a pas encore entièrement déblayé l'intérieur de l'enceinte, où se cachaient, il y a quelques années encore, les serpents et les grands pythons. On a seulement pratiqué des allées dans la jungle touffue et commencé à dégager les murailles, les terrasses et les tours de l'étreinte qui les étouffait. On a arraché les lianes, nettoyé les buissons, abattu une partie des arbres...

C'est une grosse tâche. Il y faudrait des années et une armée de coolies. Quoi qu'il en soit, l'artiste maudira ce travail nécessaire. Il regrettera la disparition d'un décor unique par sa grandeur pittoresque et qui s'harmonisait si admirablement avec la majesté des ruines.

Comme j'en faisais l'observation à M. Commailles, il me dit que son intention était de laisser subsister tous les arbres et les plantes qui présentent un caractère décoratif et n'offraient pas de danger pour la conservation des parties encore debout. On procédait en même temps activement aux travaux de consolidation les plus urgents.

* * *

Sous la conduite de notre érudit cicerone, nous fîmes une première visite, assez complète, de la ville.

Un fossé de 100 mètres de large l'entoure, flanqué d'une haute muraille, dont le périmètre dépasse 12 kilomètres. Si l'on songe que la ville royale fût bâtie vers le ix^e siècle, on voit qu'elle dépassait de beaucoup en étendue les plus grandes villes de cette époque.

Angkor-Tom date des temps qui ont suivi Charlemagne. Le fondateur en serait Cri Yacovarman (880-908). Du moins il s'en attribue la création et se vante de l'avoir rendue, par son fossé et sa muraille, inabordable pour ses ennemis et « terrifiante ».

La description qu'en a laissée un visiteur, le Chinois Tcheou-Ta-Kouan, est de la fin du xiii^e siècle (1). Il en raconte

(1) La relation chinoise date de 1295 ; elle a été traduite par M. Abel Remusat, en 1819. Elle parle de la ville d'Angkor comme étant en pleine prospérité.



M. COMMAILLES, CONSERVATEUR, EN COSTUME DE TRAVAIL

(Voir page 71)



ANGKOR-TOM. — BAS-RELIEF DE LA GRANDE TERRASSE

(Voir page 77)

complaisamment les splendeurs, les ponts magnifiques, les cinq portes monumentales, les galeries sculptées, les tours dorées... Son récit enthousiaste montre, par ses exagérations même, sa surprise éblouie devant la richesse fantastique de la capitale kmer, dont la renommée fabuleuse s'étendait jusqu'aux confins du monde oriental.

Dès la première entrée on rencontre les fameuses tours aux profils humains. Chacune des portes de l'enceinte extérieure en est ornée. Hautes d'une vingtaine de mètres, ces portes sont aujourd'hui enfouies sous une draperie de branches et de lianes et présentent, à leur base, un motif décoratif d'un effet inattendu.

Sur les côtés du porche avancé, dans les angles de retrait, deux éléphants tricéphales, de grandeur nature, sont debout. Leurs trompes, qui s'abaissent verticalement, forment autant de colonnes. Adossés aux parois, comme des cariatides géantes, ils semblent supporter la tour conique qui s'élève sur leurs têtes.

Quatre portes pareilles s'ouvraient sur les quatre côtés de la grande enceinte et, par des chaussées en croix, d'un kilomètre et demi de longueur, aboutissaient au centre de la ville. Ainsi le plan en était géométrique.

Tout l'espace entre ces chaussées, les quatre grands carrés formant ensemble une superficie d'un millier d'hectares, était sans doute occupé par des habitations. On suppose qu'elles étaient construites en bois et en briques,

avec des toitures en tuiles. Cela explique qu'il n'en reste rien. Mais la quantité de débris de poteries, qui formaient, sous la couche d'humus, un lit épais d'un mètre, prouve que la population était considérable.

Il y a une cinquième porte, la porte de la Victoire ; elle conduit par une chaussée de 30 mètres de large à la grande place publique, en face du Palais Royal et de la Terrasse d'honneur (1).

Les principaux monuments avaient leur façade sur ce forum, long de 700 mètres sur 150. Une terrasse élevée le bordait sur la moitié de sa longueur. La décoration en était magnifique. Les rampes de ses cinq perrons étaient gardées par d'énormes lions. Des « garoudas » (oiseaux à têtes humaines), hautes de 2 m. 50, les ailes appliquées sur les soubassements, soutenaient les corniches et sur la rampe ondulée s'érigeaient, de distance en distance, les septuples têtes des Nagas.

Sur les grands panneaux bordant l'avenue, de grands bas-reliefs représentaient des scènes de chasse ou de luttes, des jeux publics, des combats d'arène.

Il en est deux qui forcent l'admiration par leurs dimensions et leur belle ordonnance. Longs chacun de

(1) Cette chaussée avait 1.500 mètres de long et une largeur de 30 mètres. Des deux côtés courait une rampe, formée par le corps démesurément allongé du Naga, supporté par 108 géants. La chaussée et sa double rampe ont été restaurées récemment.

100 mètres, ils représentent une chasse royale. Des éléphants, de grandeur naturelle, forment une longue frise. On les voit dans diverses attitudes, d'action et de repos. Celui-ci enlève un buffle sur ses défenses. Un autre lutte contre un lion. Ceux-là étranglent des cerfs ou étouffent des tigres, pendant que d'autres s'éventent tranquillement et que les chasseurs qui les montent lancent leurs javelots. Sur tout le fond, des troupes d'écureuils et de singes s'égayent dans les branches.

On a prétendu que cette grande place était jadis consacrée à des jeux publics, à des combats d'animaux. Cela est possible, et même probable ; car les fêtes populaires ont toujours été en honneur à la cour des anciens rois Cambodgiens.

Il y a même à ce sujet une tradition locale assez curieuse. M. Commaïlles nous la citait en riant, comme un exemple de l'imagination de certains voyageurs.

Près de la place, en face de la grande terrasse, s'élèvent deux édifices, qui étaient précédés chacun de six tours, d'une dizaine de mètres, que les indigènes désignent sous le nom de « Tours des danseurs ». Là-dessus on a raconté, en brochant quelque peu, que ces tours servaient à fixer des câbles, « en cuir de buffle » sur lesquels marchaient les acrobates « tenant dans chaque main un faisceau de plumes de paon, en guise de balancier ».

Mais il y a mieux. Le voyageur chinois, que je citais

plus haut, avait trouvé une autre explication : il prétend que ces tours étaient des Tours de justice. Quand un procès avait lieu, les adversaires se plaçaient chacun sur une des plateformes qui se faisaient vis-à-vis et là, comme en des espèces de « Jugements de Dieu », ils devaient rester, se regardant, sans boire ni manger, jusqu'à ce que l'un d'eux se décidât à demander grâce.

Au nord de l'esplanade était une sorte de belvédère, qu'on désigne sous le nom de « Terrasse du roi lépreux », parce qu'on y a recueilli une statue qui serait celle d'un prince à qui la tradition attribue la fondation de la ville.

Le soubassement de cette terrasse présente un ensemble curieux de sculptures en haut relief. Des centaines de figures y sont rassemblées. Ce sont des personnages sacrés de la légende bouddhique, accroupis et disposés symétriquement sur cinq rangées parallèles, étagées comme les rayons d'une bibliothèque.

Il est à remarquer, en effet, que bien que le brahmanisme fût la religion des premiers immigrants qui fondèrent le royaume des « Kambujas » et que leur premier chef ait été un brahmane, la religion bouddhique ne tarda pas à s'infiltrer. Pendant plusieurs siècles, les deux cultes vécurent côte à côte et l'on trouve, dans les ruines de certains temples cambodgiens, des figures du Bouddha parmi les sculptures qui ornent les têtes épanouies des Nagas.

Cependant peu à peu le Bouddhisme devint la religion

officielle et c'est elle qui a survécu. Tandis que les murailles d'Angkor racontent les épopées indiennes et sont consacrées à exalter la religion brahmanique, toutes les statues qu'on a trouvées dans les galeries étaient des images bouddhiques. C'est la statue du sage indien qui trônait dans le mystère du Préasat et ce sont des bonzes à robe jaune qui sont restés les derniers gardiens des ruines.

Le plus grand des édifices qui se développaient sur les côtés de la grande place était le Phiméanakas. C'est un temple. Il occupe le centre d'un vaste espace jonché de ruines importantes. On a cru y reconnaître les restes du Palais Royal ou peut-être le monastère des prêtres qui gouvernèrent longtemps le pays.

C'était une cité dans la cité; car il avait une enceinte particulière, qui était double, et englobait un terrain de quinze hectares. Il renfermait plusieurs cours et on y a relevé la trace d'édifices dont l'attribution a été contestée. Les partisans de la première hypothèse y ont vu, à l'imitation des palais siamois, des salles de spectacle, des halls d'attente pour les ambassadeurs, une salle du trône, des pavillons pour les femmes du harem, et même des salles pour les accouchements (1)!

(1) Parmi les ruines du Ta-Promh, temple que nous devons visiter le surlendemain, se trouve une stèle dont les inscriptions sont particulièrement intéressantes, et que cite M. Commaillès, d'après M. Cœdès. On y lit que le temple avait 39 tours à pinacles, 566 habitations en pierre, 288 en briques; qu'on comptait 102 hôpitaux répartis dans les provinces du Cambodge; que le temple était desservi par près de 3.000 officiants, et que plus de 2.000 assistants y résidaient, parmi lesquels 615 danseuses.

Je ne m'attarderai pas à décrire tous les monuments qui s'élevaient au cœur de la ville et dont les ruines sont en grande partie couvertes par la végétation : le Baphuon, dont la tour « de cuivre plus haute encore que les tours d'or », dit l'écrivain chinois, est entièrement écroulée; la pyramide aux cent lions; le groupe des chapelles bouddhiques du Prah-Pithu, le Prah-Pilay dont la destruction est plus complète encore...

Dans ce grand chaos des pierres éboulées, sous le manteau épais des lianes, parmi les racines monstrueuses qui les enserrent, on découvre partout d'admirables fragments précieusement sculptés, fouillés avec un art précis et délicat.

Il faudrait s'arrêter à chaque pas pour examiner à loisir ces merveilles, que le labeur acharné de nos savants et de leurs ouvriers ressuscite patiemment, les arrachant peu à peu à l'étreinte mortelle de la forêt.

Car c'est elle la souveraine. L'arbre a vaincu la pierre. L'effort puissant de l'homme a succombé sous l'action étouffante et irrésistible de la plante. Tout est désert maintenant dans la cité conquise. Sur cette terre où une humanité a vécu et évolué magnifiquement pendant des siècles, règne une brousse sauvage, refuge des singes et des serpents, et l'indigène, qui la foule de son pied nu, ignore jusqu'au nom de ses ancêtres.



ANGKOR-TOM. — DANS LES RUINES DU BAYON, LA VÉGÉTATION A L'ASSAUT D'UNE TOUR
(Voir page 72)



Samedi, 21 février.

Il nous restait à voir le plus beau des monuments d'Angkor et du Cambodge, le Bayon.

Il est situé au cœur même de la cité, à l'intersection des quatre grandes chaussées perpendiculaires. Plus ancien que le Temple d'Angkor Vat, il est plus ruiné, et par cela même plus pittoresque encore.

Il a fallu des années de labeur patient et une armée de coolies pour en dégager les lignes principales. Les soubassements, les terrasses elles-mêmes disparaissaient sous une forêt touffue d'arbres de toutes sortes, de buissons et de lianes enchevêtrées. Les galeries, en partie effondrées, étaient obstruées par d'énormes pierres détachées des voûtes. Les tours s'étaient écroulées une à une, couvrant le sol d'une montagne de débris.

Aujourd'hui même, où le travail de déblaiement a notablement éclairci cette brousse dévastatrice, le décor n'en reste pas moins d'une beauté sauvage et fantastique.

Si le dessin architectural est ici moins lisible à première vue qu'à Angkor Vat, le visiteur peut maintenant reconstituer assez facilement le plan général du temple. C'est encore une pyramide, à trois degrés, entourée d'un double étage de galeries.

On y avait accès par une porte monumentale la « Porte des Morts », sans doute réservée au culte, et par une chaussée bordée, comme celle de la Victoire, par une double rangée de divinités géantes.

Cette porte franchie, on avait devant soi un ensemble éblouissant, un amoncellement prodigieux de sanctuaires, de colonnades, de portiques somptueusement décorés, que dominaient cinquante-une tours portant chacune, sur leurs quatre faces le visage recueilli et impassible de Brahma.

Ces tours merveilleuses étaient la gloire de la magnifique capitale. La répétition de leurs deux cents figures colossales, surchargées de bijoux et coiffées de tiaras monumentales, le formidable massif de pierre ouvragée qu'elles formaient à cinquante mètres de hauteur et qui était, paraît-il, en partie doré, devaient produire une impression saisissante de grandeur et de richesse.

Elles sont en partie écroulées. Le temps et les hommes se sont acharnés à les détruire. Et cependant, parmi la désolation qui les entoure, elles sont encore debout. Les siècles n'ont pas altéré leur expression, éternellement calme. Il descend de leurs masques rigides une sérénité, une douceur plus qu'humaines.

Mais un charme étrange, troublant, en émane. Partout où le voyageur s'arrête, partout où son regard se pose, la pierre semble s'animer et du milieu des blocs disjoints, parmi les guirlandes de feuillage, à travers les chevelures

fleuries des lianes, les grandes figures apparaissent. Lève-t-on la tête vers le ciel, on rencontre leurs regards abaissés et le sourire énigmatique de leurs yeux mi-clos. Le charme obsédant vous poursuit jusque sur le sol, où leur profil étrange se dessine et s'allonge, démesuré.

Nous devons retrouver ici les longues galeries d'Angkor Vat et leurs frises de bas-reliefs. Mais l'état de conservation en est très inférieur ; la toiture de la première galerie a disparu, ainsi qu'une partie de celle du premier étage. Des pans entiers de murs, sur des longueurs de quarante mètres, se sont écroulés, obstruant les passages. Le malheur est d'autant plus regrettable que la décoration en était admirable, si on en juge par ce qui a été conservé.

Les grands panneaux, ajoutés bout à bout, représentent un développement de plus de 1.200 mètres et l'on a pu y compter jusqu'à 11.000 figures, personnages ou animaux.

Comme à Angkor Vat, on y voit surtout des combats, des défilés de guerriers, de chars ou d'éléphants, ainsi que la reproduction des mythes et des légendes hindous. Mais, on y trouve en plus grand nombre des scènes de la vie familière du peuple Kmer, des détails curieux de mœurs et de coutumes. On voit à leur travail les cuisiniers, les pâtisseries ; on voit les femmes en palanquin, à leur toilette, au bain ; on assiste à des chasses, à des pêches, à des luttes nautiques, à des combats de coqs, à des danses de bayadères.

La troisième galerie est celle qui a le moins souffert.

Mais la tour centrale, qui avait 18 mètres de diamètre à la base, et qui dressait jadis sa flèche d'or étincelante à 40 mètres de hauteur, est complètement détruite.

* * .

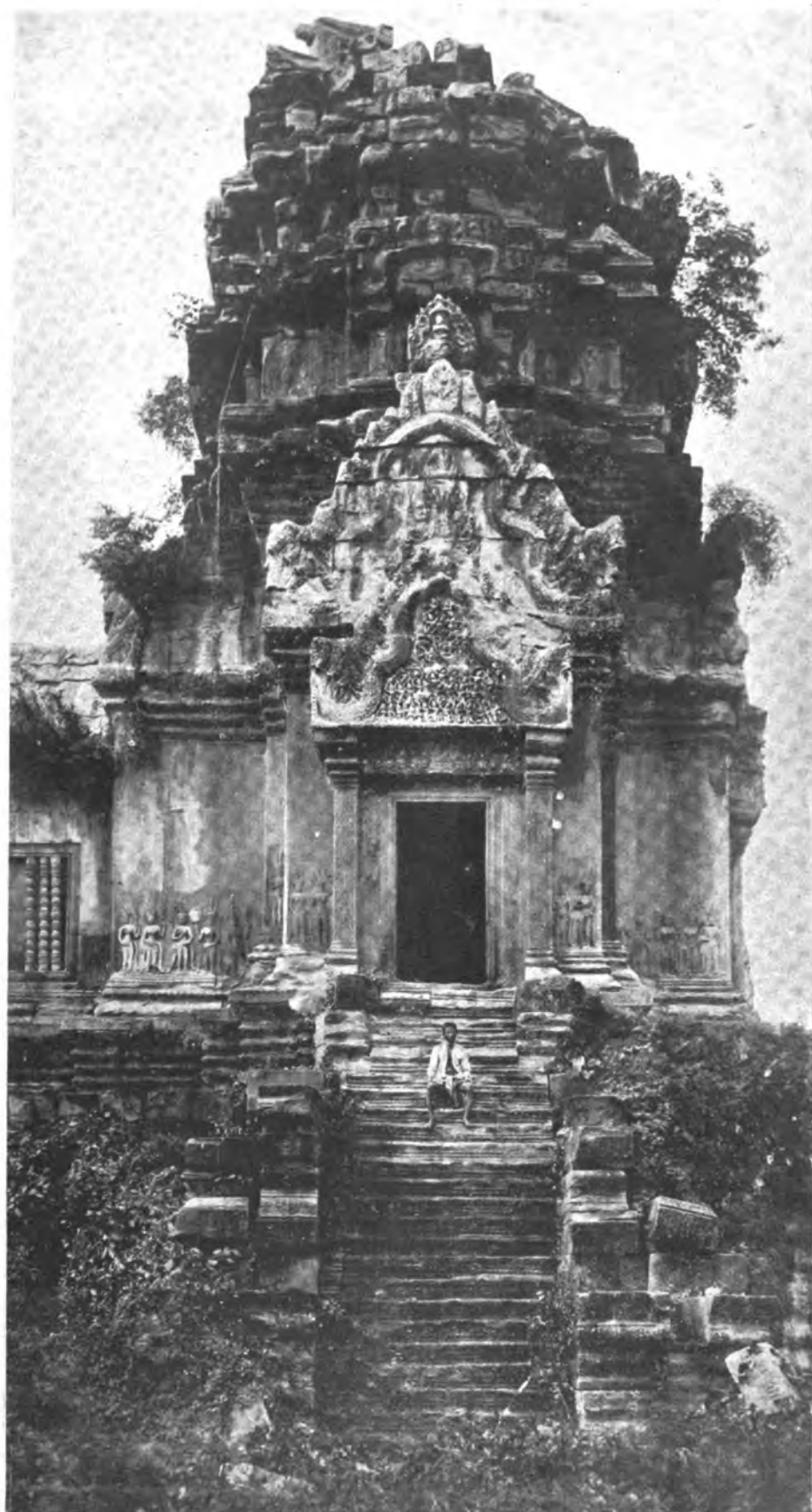
Ainsi de tous les monuments du Cambodge le plus beau est, à part le Baphuon, le plus ruiné. L'œuvre de démolition est telle qu'on a supposé que les éléphants y ont été employés.

Car la nature n'est pas seule coupable. La main des hommes a passé par là, s'acharnant à faire disparaître l'œuvre patiemment élaborée par d'autres hommes.

Il y a eu certainement destruction systématique. Seul un tremblement de terre aurait pu produire des effets aussi terrifiants. Or ils sont inconnus dans le pays. Il faut croire que des invasions sont la cause de ce vandalisme sans égal.

Mais alors comment concevoir que les auteurs en soient restés inconnus ? Comment s'expliquer qu'un tel bouleversement n'ait pas laissé de traces dans la mémoire des habitants ? Si un peuple entier a été chassé de son pays, comment admettre que les Siamois ou les Chinois, dans leurs annales, ne se vantent pas d'une victoire aussi complète ?

Y a-t-il eu une révolution intérieure ? Une guerre de



UNE TOURELLE D'ANGKOR VAT

Cliché Faraut.

religion a-t-elle amené le triomphe définitif du brahmanisme sur le bouddhisme, comme dans l'Inde, et sa disparition ? La destruction des temples et des images sacrées semblerait l'indiquer.

Justement c'est de l'Inde que sont venus les conquérants qui ont envahi le Cambodge aux premiers siècles de l'ère chrétienne. La dynastie des « Kambujas » fut fondée vers le iv^e siècle par des brahmanes hindous, probablement chassés des bords du Gange (1). Leurs successeurs y établirent un état théocratique qui s'étendit sur toute l'Indochine centrale.

C'est donc un peuple d'immigrants, déjà en possession d'une civilisation supérieure, qui réussit à s'implanter et à se maintenir pendant des siècles. Il asservit les populations autochtones, moins avancées, et les domina sans se confondre avec elles. C'est le peuple conquérant qui bâtit des villes et se retrancha derrière leurs fossés et leurs murailles. Il faut croire que les tribus indigènes, que la facilité de la vie, grâce à une terre extraordinairement fertile et aux ressources de la pêche, n'avait pas armées pour la lutte, se plièrent docilement au joug et acceptèrent les étrangers pour des maîtres.

Ce n'étaient pas les premiers qu'ils subissaient ; car de tout temps les Chinois n'avaient cessé de parcourir le pays

(1) La dynastie des Kambujas compte environ trente souverains. Elle s'installa à Angkor vers la fin du ix^e siècle et y résida jusqu'au commencement du xiv^e.

et de l'exploiter. A la longue leurs mœurs et leur coutumes s'étaient greffées sur celles des habitants. Aujourd'hui encore, les détails de la vie domestique des Cambodgiens sont empruntés aux Chinois.

C'est pendant la période qui va du x^e au xiii^e siècle, que la civilisation kmer atteint son apogée. On a, sur les règnes qui se sont succédés depuis le vii^e siècle jusqu'alors, des documents épigraphiques nombreux (1).

La lutte séculaire entre le Cambodge et le pays voisin, le Champa, se termina peu après la construction d'Angkor. Le Cambodge en resta vainqueur vers la fin du xi^e siècle ; et c'est son triomphe surtout que racontent les frises célèbres.

Mais d'autres guerres lui furent fatales et des invasions, venues de l'Ouest, puis de l'Est, achevèrent sans doute de dépeupler le pays. Le voyageur chinois, auquel j'ai déjà fait allusion, disait en 1296 que, dans une récente guerre avec les Siamois, le pays voisin des lacs avait été entièrement dévasté.

C'est à cette époque justement que les documents s'arrêtent tout à coup. Le pays est envahi. Angkor-Vat reste inachevée. Les temples, les palais sont détruits... La reli-

(1) Les documents épigraphiques n'ont pu être déchiffrés que grâce au sanscrit, car plusieurs sont bilingues. Le plus ancien date de 667 après J.-C. Ils sont de plusieurs sortes : légendes explicatives accompagnant les bas-reliefs d'Angkor, inscriptions gravées sur les piliers carrés du temple, stèle du Ta-Promh, etc.

gion brahmanique disparaît... et le silence se fait sur la ville abandonnée.

Nous savons donc l'époque où l'empire Kmer a sombré. Mais qu'est devenu le peuple kmer ? Où et comment a-t-il disparu ? Comment a-t-il pu s'évanouir sans laisser de traces ? Et d'abord, a-t-il entièrement disparu ?

Il faut croire que non. Car c'est dans la population actuelle, qui semble n'avoir pas évolué depuis des siècles, qu'on retrouve les traits caractéristiques du peuple, tel que nous le montrent les bas-reliefs d'Angkor (1). On reconnaît les types, les détails de costume, les armes, les outils, les engins de pêche, une foule d'objets empruntés à la vie privée. Il y a là un témoignage certain. Si le pêcheur cambodgien, qui tend ses filets sur le Tonle-Sap, ressemble comme un frère à celui qui est représenté sur les murs de Bayon, c'est qu'ils sont de la même race et que cette race n'a pas disparu.

Chose digne d'attention, alors que les castes riches et puissantes étaient emportées dans la tourmente, il n'est resté que la classe pauvre. Il semble que les conquérants hindous, qui imposèrent leur civilisation au pays et lui apportèrent une religion, des richesses et des arts, n'aient pas, soit dédain, soit calcul, pénétré jusqu'aux couches

(1) M. Groslier, qui a étudié longuement les mœurs du peuple cambodgien et qui a écrit sur les temples de la région d'Angkor des pages délicieuses et très documentées, est d'avis que les Hindous ont trouvé au Cambodge une vie économique, des arts déjà existants et une architecture, qu'ils n'ont eu qu'à traduire du bois en pierre.

profondes de la nation et aient négligé la population misérable qui vivait, alors comme aujourd'hui, groupée autour des lacs. Du puissant royaume, seule elle a survécu (1).

Pendant que les princes, les guerriers et les artisans emportaient, dans une fuite volontaire ou forcée, le secret du peuple kmer, de son passé et de sa grandeur, des tribus de pêcheurs grossiers continuaient à vivre près des rives où, de temps immémorial, ils avaient trouvé leur subsistance. Ils ont pu ainsi traverser les siècles, ignorant peut-être des grandes destinées auxquelles ils n'avaient pas été mêlés, et continuer dans l'obscurité leur existence paresseuse et insouciant. Ainsi les conquérants chassés auraient laissé, derrière eux un peuple sans histoire.

Mais ce ne sont là que des hypothèses. Le mystère n'est pas éclairci. Combien de temps encore planera-t-il sur les ruines d'Angkor ?

* * *

Dimanche 22 février.

Le jour suivant, nous fûmes invités par M. Commaille à une véritable excursion. Il s'agissait de ruines encore, mais en pleine forêt vierge, dans le décor le plus fantas-

(1) En fait, aujourd'hui, dans les habitations Cambodgiennes, il n'y a aucun objet qui rappelle l'origine hindoue. On peut en conclure que ce sont les envahisseurs qui ont été chassés à leur tour.

tique et le plus gracieux qu'on puisse rêver. C'était le Prah-Khan (2).

A cinq heures du matin, les charrettes à bœufs attendaient, attelées, devant notre porte. Le Conservateur était là, à cheval sur un petit poney, qui disparaissait entre ses jambes, portant sans fléchir un poids qui devait être appréciable. Nous partîmes au petit trot, dans la direction d'Angkor Tom.

Nous suivions des sentiers tracés dans l'épaisseur de la jungle, sous des voûtes d'arbres géants qui étendaient à plus de vingt mètres leurs premiers étages de branches. L'ombre était mystérieuse. Quelques rayons de soleil filtraient seuls, comme à travers les vitraux d'une cathédrale. Dans les fourrés ténébreux, où se cachent les panthères, des bruits de feuilles froissées décelaient le glissement des serpents, la fuite de bêtes invisibles; et, sur nos têtes, nous voyions gambader des troupes d'écureuils et de singes, que notre approche mettait en déroute.

Au bout d'une heure et demie, il fallut descendre des charrettes et poursuivre à pied, les sentiers n'étant plus que des pistes.

Une marche d'une heure, dans le grand silence, et nous arrivâmes près de l'enceinte, dont les portes sont encore

(2) Le Prah Khan est le plus ancien des monuments d'Angkor. Sa construction remonte au ix^e siècle. Les trois galeries concentriques sont sur le même plan, comme dans les temples du sud de l'Inde. On y vénérât jadis l'épée sacrée, aujourd'hui pieusement conservée au Palais Royal de Phnom-Penh.

surmontées des figures géantes au sourire impassible : les quadruples faces de Brahmâ.

Ici la forêt règne entièrement. C'est elle qui est le sujet principal, le leit-motiv de la grande symphonie ; les morceaux épars de l'architecture n'en sont plus que l'ornement. Sur l'immense champ de bataille elle s'étale, sereine, et étend sur les pierres ensevelies un linceul épais de fleurs et de parfums.

Avec le temps, la lutte formidable s'est changée en une étroite union. On voit des massifs branlants de maçonnerie enlacés et maintenus par un réseau enchevêtré de branches ; des fragments de voûte étayés par le pilier massif d'un tronc d'arbre ; des blocs énormes suspendus dans le vide, que des banians, cariatides géantes, tiennent soulevés dans leurs bras de colosses.

Partout la mousse a fait reverdir la pierre. Les rides, les crevasses se sont comblées. Un manteau épais de feuillage habille le délabrement des tours et de leurs sommets dénudés des paquets de lianes embroussaillées retombent en cascades fleuries.

Parfois, après des tableaux grandioses et effarants, nous rencontrons des coins de mystère et de rêverie : des cours silencieuses, tapissées d'herbes folles et de ronces . . . , des salles sans toit, où le soleil pénétrait à travers des fenêtres à balustres, encadrées de touffes de jasmins et d'orchidées . . . Pour y pénétrer, il fallait escalader des blocs

vacillants, ramper sur des voûtes ébranlées ou se glisser entre des pans de mur, en se suspendant aux branches étalées des figuiers...

Et l'on débouchait soudain dans un merveilleux décor de ruines. Au milieu des fougères arborescentes et parmi l'enlacement des lianes, on découvrait un fragment sculpté de balustrade, un pan de corniche aux ciselures exquises... Dans la pénombre verte, quelques rayons de soleil mettaient des taches d'or sur le velours des mousses ; c'était le charme délicieux d'un nid de verdure, enfoui et perdu dans l'immensité sombre de la forêt.

Nous allions ainsi, d'enchantement en enchantement, oubliant l'heure présente. Le soleil était très haut quand il fallut se décider au retour. Il était trop tard pour revenir déjeuner au bungallow. M. Commaille nous proposa de nous arrêter chez lui.



J'ai gardé le souvenir d'un repas très gai, improvisé dans sa « sala », au milieu d'un désordre plus que pittoresque. Je vois encore la pièce unique, tout ouverte, à laquelle on accédait par un escalier échelle en bois ; les grandes armoires, dont les pieds plongeaient dans des bols pleins de vinaigre, pour éloigner les fourmis blanches ; dans un coin, le lit, sous sa grande moustiquaire ; à côté,

un piano, (peint en vert !) dans le sommier duquel on avait découvert la veille un nid de gros rats.

M. Commaille, qui avait une belle résidence à Siem-Réap, supportait en riant ces petits inconvénients de la vie coloniale. Il nous raconta qu'il avait abrité longtemps, sans le savoir, cachés sous le plancher de la case, deux énormes serpents. Quant aux panthères, elles venaient fréquemment lui rendre visite. Il ne pouvait garder ni poules ni dindons et elles lui avaient enlevé successivement trois chèvres.

Souvent il avait songé à les chasser ; mais chaque fois qu'il les avait aperçues, elles s'étaient enfoncées dans l'épaisseur des fourrés. Il aurait fallu organiser une battue et ses occupations ne lui en laissaient pas le temps.

Il nous présenta son jeune ami, un petit ours à miel, au joli pelage noir, avec collier orange ; il avait six mois et se montrait déjà fort intelligent. Avec son poney, c'étaient les seuls compagnons de son exil volontaire. Ni les coolies cambodgiens ni même les bonzes, gardiens des ruines, ne pouvaient lui être une société ; et, à part ses travaux, il ne pouvait trouver de distractions qu'en lui-même, dans la lecture ou un peu de musique. Aussi il était heureux d'échanger quelques heures de conversation avec des touristes point trop pressés et disposés comme nous à jouir des heures fugitives.

L'après-midi fut consacrée à revoir en détail les



ANGKOR-VAT. — UN ANGLE DE LA DEUXIÈME TERRASSE. DÉTAIL DU SOUBASSEMENT DE LA TROISIÈME.
UN DES DOUZE ESCALIERS VERTIGINEUX QUI LES RELIENT ET NE PEUVENT GUÈRE ÊTRE MONTÉS QU'EN RAMPANT

monuments que nous avions seulement parcourus la veille, à Angkor-Tom ; et nous rentrâmes dîner tous ensemble au bungallow.

Le repas fut égayé par des souvenirs de France, de Paris, que mes amis avaient quitté depuis de longs mois et où M. Commaille avait vécu sa jeunesse. Les joyeuses anecdotes d'antan, du quartier latin, alternèrent avec les échos plus récents du boulevard et au moment des toasts, nous bûmes à nos amis absents qui certainement ne se doutaient pas qu'à cette heure, à des milliers de lieues, leur nom était prononcé et appelait un écho sympathique.

La soirée fut délicieuse, sur la terrasse, en face des grandes ruines qu'éclairait faiblement le scintillement des étoiles. Dans la nuit tiède, rafraîchie par la caresse des premières ombres, des parfums étranges, indéfinissables, montaient de la terre échauffée, vagues odeurs de sève, senteurs langoureuses de fleurs inconnues... Aucun bruit ne venait de la forêt, que, de temps en temps, le cri bizarre du je-ko.

Mais un concert aérien, faible et lointain, s'entendait vaguement sur nos têtes. C'était comme un souffle léger, un murmure de flûte et d'harmonica, à peine perceptible, dans des hauteurs infinies...

Nous nous taisions, très intrigués. M. Commaille nous dit que c'étaient des cerfs-volants, que les bonzes lancent pendant la nuit et qu'ils font monter vers le ciel, comme

une prière. Ils y attachent de petits tubes en bambou, que la brise fait vibrer. Leur accord produit une harmonie très douce, mystérieuse, étrange...

Nous écoutâmes longtemps cette musique céleste, tandis que, sous le firmament, d'un bleu profond d'abîme, les grandes tours, en forme de tiares, semblaient s'éloigner et s'enfoncer dans la nuit des siècles.

* * *

Lundi, 23 février.

Le lendemain autre excursion, au Ta-Promh (1). Comme ce temple est situé près d'Angkor Tom, M. Commaille vint nous rejoindre, sur son petit poney, à l'angle du sentier, où nos charrettes écrasaient l'herbe, encore couchée par la foulée des fauves.

Ces promenades, aux premières heures du matin, dans la fraîcheur de l'air embué de rosée, dans ce décor splendide où tout était nouveau pour nous, avaient un charme indicible. Ce fut encore un voyage de découvertes, dans le dédale des blocs écroulés, parmi les ruines exquises, tapissées de fleurs rares.

(1) Ce temple est à 4 kilomètres nord-est d'Angkor Vat. On y voit des ruines très pittoresques et des arbres extraordinaires. Il en est un, haut de 40 mètres, qui enveloppe de ses racines la toiture, les murs et les piliers d'un sanctuaire.

L'heure nous surprit et il fallut hâter le retour ; car nous voulions revoir, un peu longuement, Angkor Vat, avant d'assister au coucher du soleil sur les ruines et finir notre séjour en beauté.

Notre programme s'accomplit. Toute l'après-midi nous pûmes parcourir à notre aise les cours et les galeries, errer sur les terrasses aux belles perspectives, magnifiquement ombragées de banyans séculaires. Nous ne pouvions nous arracher à cette contemplation. Lorsque nous descendîmes enfin, pour nous reposer au bord de la chaussée extérieure, le crépuscule commençait à envahir la forêt.

Cependant, en face de nous, le soleil brillait encore d'un grand éclat sur la pagode. Peu à peu, les ombres se firent plus pesantes autour de nous ; la nuit venait à grands pas. Un voile monta lentement, dépassant la cime élevée des grands arbres et gagna les premières assises du monument. Mais les grandes tours restaient éclairées. De la forêt, maintenant inondée de ténèbres, elles émergeaient dans le soleil, resplendissantes. Les pierres étagées de leurs couronnes étincelaient comme des braises colorées et leurs dômes flamboyaient, sur un ciel violet frangé d'or.

Les chauves-souris étaient encore de la fête ; mais volant très bas, elles se déployaient comme un nuage noir sur nos têtes.

Peu à peu, l'incendie se calma et passa au rouge sombre, illuminant le ciel de réverbérations sourdes.

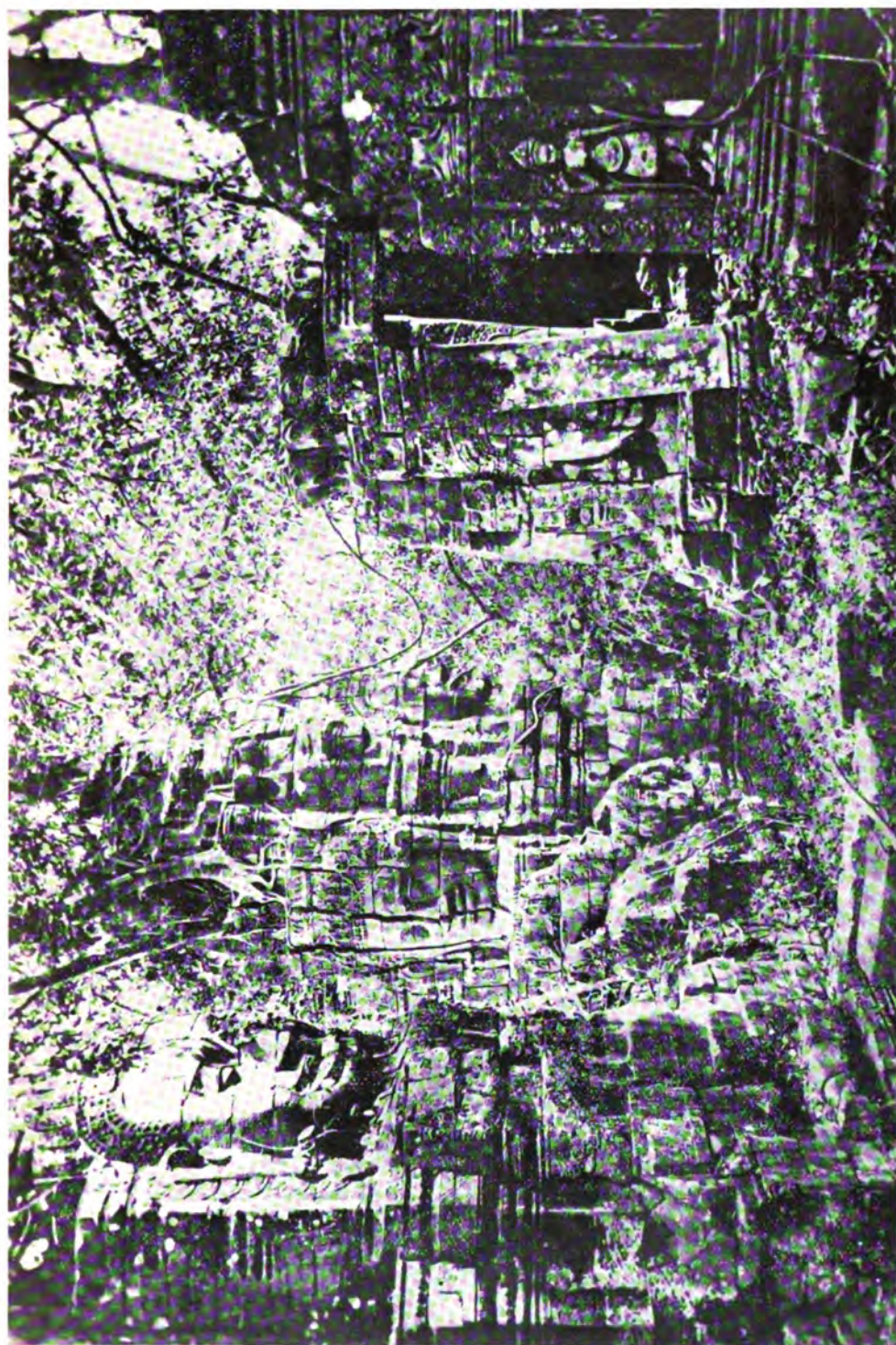
Quelques facettes luisaient encore aux angles des tours...
L'horizon s'empourpra d'une dernière lueur d'apothéose...
Puis tout s'éteignit et la nuit tomba soudainement, sereine
et douce.

Ce même soir, nous fîmes nos adieux à M. Commaille, qui devait partir le lendemain, de très bonne heure, pour surveiller ses travaux à Angkor-Tom. Nous nous donnâmes rendez-vous à Marseille, où il avait de la famille, et nous serrâmes gaiement la main à cet aimable homme, dont la complaisante érudition et la cordiale bonne humeur avaient doublé l'intérêt de notre visite.

Qui de nous aurait pu prévoir alors que, quelques mois après, il devait périr assassiné par ses ouvriers ? Il en avait pourtant le pressentiment, car en nous parlant incidemment de ses difficultés avec eux et du peu de sécurité qu'offrait son isolement, dans sa « sala » ouverte aux surprises nocturnes des fauves, il nous dit : « Ce ne sont pas les panthères que je crains, ce sont mes hommes. » Nous primes pour une boutade ce propos énoncé en riant, et nous avons été atrocement surpris en apprenant l'horrible nouvelle qui, au milieu des préoccupations de la guerre, a passé presque inaperçue.

Le lendemain nous partions aussi, emportant de ces trois jours d'enchantement une vision qui ne devait pas s'effacer.

Là encore, comme à Ceylan, comme dans tant de coins



DANS LES RUINES DU BAYON, LES TOURS AUX QUATRE VISAGES, DÉCOR FANTASTIQUE DE LA FORÊT ET DE LA PIERRE

(Voir page 82)

de terre où j'ai passé, j'allais laisser un peu de moi-même. C'est la tristesse des voyages. On arrive... et déjà il faut songer au départ. Un peu de curiosité satisfaite et d'émerveillement, quelques heures de flânerie, délicieuses d'imprévu, deux ou trois jours passés dans un décor de vie séduisant ou sympathique, en sachant qu'on s'en ira le lendemain et que sans doute on ne reviendra jamais... C'est tout ce que nous permet la vie éphémère.

Je n'ai jamais quitté sans un serrement de cœur les lieux où j'avais entrevu un peu de beauté ou cet heureux aspect des choses qui évoque la douceur de vivre. Et cependant de tant de départs, je pourrais presque dire de tant de déchirements, il reste plus tard un souvenir apaisé et très doux. Les tableaux qui nous ont ravis ne s'effacent pas et gardent, malgré le temps, une singulière fraîcheur. Le lointain qui les estompe éteint un peu les couleurs ; mais l'impression demeure et on en reste pour toujours ébloui.



De mardi 24 à samedi 28 février.

Je ne raconterai pas les incidents de notre retour, qui fut mouvementé, retardé par le mauvais temps. Il faut croire que nos rameurs avaient négligé les rites qui détournent le

mauvais sort et nous ne portions pas sur nous le bijou de corail qui le conjure.

Aussi le vent nous fut contraire et ralentit beaucoup notre marche. La mauvaise volonté de nos coolies accrut encore notre embarras et aurait pu rendre notre situation critique.

Ces difficultés ne sont pas exceptionnelles ; d'autres voyageurs les ont éprouvées. Le capitaine du port me dit que lui-même avait mis une fois neuf jours pour aller de Battambang à Pnom-Penh. On m'a cité aussi un Résident qui, surpris par la tempête, resta une semaine complètement immobilisé au beau milieu du lac. Les Cambodgiens, qui connaissent ces difficultés, emploient l'expression « la traversée des lacs », pour désigner l'opération laborieuse de l'enfantement.

Nous ne fûmes pas tout de même aussi malchanceux que les personnages que je viens de citer, et cinq jours nous suffirent pour regagner la capitale du Cambodge.

Nous apprîmes à la Résidence qu'on avait été inquiet de notre absence prolongée et qu'on allait envoyer à notre rencontre. Mais tout était pour le mieux, car nous arrivions à temps pour prendre le bateau qui redescend à Saïgon.

Ainsi notre excursion nous avait pris une quinzaine de jours. C'était plus que nous n'avions pensé y consacrer, et de ce fait l'horaire de notre voyage allait être quelque peu modifié. Cependant, à l'époque où nous étions arrivés

à Saïgon, nous ne pourrions guère nous en tirer à meilleur compte.

Ce sont ces difficultés qui ont déterminé sans doute l'Administration Coloniale à adopter l'automobile et la route de terre, de préférence à la voie fluviale, évidemment plus pittoresque.

La route de Battambang n'est qu'une partie d'un réseau de voies carrossables qui doit être construites pour faciliter les communications et supprimer les inconvénients de la baisse des eaux. Au point de vue du tourisme, il permettra de parcourir rapidement, en automobile, toute la région, voisine de Siem-Réap, où sont groupées les ruines les plus intéressantes.

En face même des galeries d'Angkor-Vat, on se propose d'agrandir le petit hôtel qui a été aménagé récemment, avec chambres confortables et cuisine à l'européenne. Le touriste y trouvera des guides, des interprètes et des moyens de transport.

Ces avantages suffiront-ils à tenter les voyageurs qui en hiver passent au large de nos côtes d'Indochine et qui jusqu'ici nous brûlaient la politesse, se contentant des distractions qu'offre généralement une mer démontée ?

La clientèle des grandes tournées mondiales, composée en majorité d'Anglais et d'Américains, est orientée vers les pays de langue anglaise. Ce n'est pas dans leurs journaux qu'ils pourront apprendre que l'Indochine renferme une

partie des beautés de Ceylan, de Java ou de l'Inde. Et combien, parmi nous, ignorent encore que notre colonie possède des forêts admirables, des terrains de chasse merveilleux, des paysages uniques au monde et des spectacles d'humanité extrêmement curieux ?

La campagne de vulgarisation et de propagande qui a été commencée, il y a quelques années, a déjà donné des résultats appréciables. Alors que jusqu'en 1913 nous n'avions que deux ou trois cents visiteurs à opposer aux 8.000 qui s'arrêtent annuellement à Java et aux 20.000 que compte le Japon, le nombre des pèlerins d'Angkor va s'accroître d'année en année.

En attendant que nous puissions diriger nous-mêmes de grandes caravanes vers nos colonies lointaines, c'est déjà un grand pas fait que d'y organiser le tourisme. La facilité des communications, la commodité des séjours contribueront grandement à y attirer les globe-trotters, généralement pressés, aimant leurs aises et peu enclins aux aventures.

Il ne faudrait pas cependant, pour donner plus de facilité à l'excursion, lui enlever son charme exotique et son attrait pittoresque. Aller en automobile à Angkor, c'est descendre le Nil en chemin de fer. Pour ceux que tente l'imprévu, pour ceux que n'effraient pas les installations de fortune et les nuits passées à la belle étoile, pour les amateurs de « camping » en un mot, je proposerais volontiers de s'en tenir au sampan et de choisir l'époque des grandes pêches.

On pourrait d'ailleurs rendre plus courte et plus sûre la traversée des lacs. Il suffirait de réunir une flottille de barques bien aménagées et d'engager des équipes de bons rameurs qui, en se relayant, assureraient le passage en deux ou trois jours. L'excursion serait un peu plus longue, mais combien plus amusante !

C'est cette lenteur forcée qui nous a valu quelques jours d'une existence nouvelle et des sensations rares qui sont parmi les souvenirs les plus attachants de notre voyage.

Nous avons vécu dans un monde lointain, comme aux premiers jours de la création, parmi des populations primitives et douces, au milieu d'animaux sauvages et familiers... Nous avons accepté l'hospitalité des pêcheurs, dans leurs villages suspendus à des perches et perdus dans l'immensité des lacs... Nous avons rêvé des heures nonchalantes dans le bercement de nos sampans, sous la grande ombre verte de la forêt inondée et goûté longuement le charme puissant de la nature vierge...

Cela ne vaut-il pas le confort banal d'un vapeur ou la hâte trépidante d'une automobile ?



